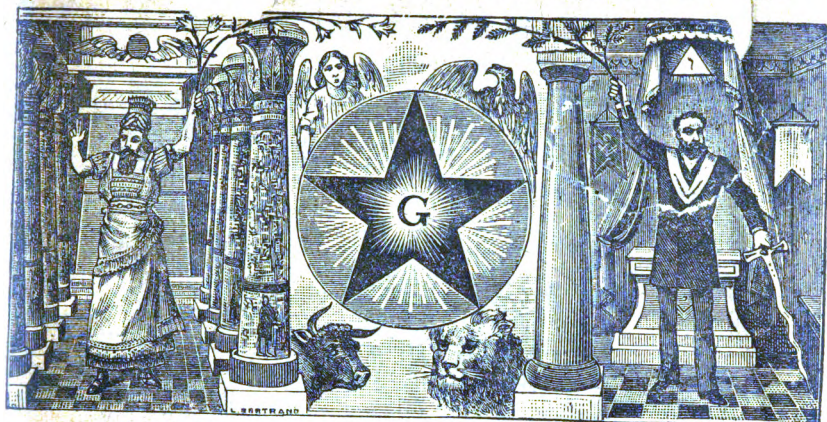


Le

N FRANC. — Un An : DIX FRA

112



L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Etudes

**Hypnotisme, Théosophie
Franc-Maçonnerie, Sciences Occultes**

Directeur : PAPUS

Rédacteur en chef :

Secrétaires de la rédaction :

George MONTIÈRE

C. BARLET, J. LEJAY

Sommaire (voir ci-contre)

N° 2. **NOVEMBRE 1888**

RÉDACTION :

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

ADMINISTRATION :

58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

SOMMAIRE

Philosophie

Préface du Serpent de la Genèse. . . Par STANISLAS DE GUAITA.

Occultisme

Le voile d'Isis Par G. MONTIÈRE.

Physiognomonie

La Théorie des tempéraments. POLTI ET GARY.

(Avec figures)

Études historiques

Adonis et Jésus. H. LIZERAY.

Études bibliographiques

Le Royaume de Dieu. RENÉ CAILLIÉ.

Kabbale

Les Traditions secrètes des bohémiens. PAFUS.

PARTIE LITTÉRAIRE

A Brûlet (suite). J. LERMINA.

Contre les réalités tristes (poésie) . . E. GOUDEAU.

Bulletin théosophique (p. 176). — Franc-Maçonnique (p. 179). —
Magnétique (p. 180). — Spirite (p. 182). — Sommaires des
*Revue*s.

Correspondance : *Le Pouvoir de guérir*, par R. OLIPHAND (p. 182).
— Bibliographie.

Revue de la presse : *Les Suggestions hypnotiques criminelles*, expé-
riences de MM. Liégeois et Bernheim de la Faculté de Nancy
(p. 187).

Avis divers.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

PRÉFACE D'UN LIVRE EN PRÉPARATION :

Le Serpent de la Genèse (1), par STANISLAS DE GUAITA.
— Un fort vol. in-8, avec cinq figures magiques, dessinées par M. OSWALD WIRTH. — Paris, Carré, éditeur.

I

A l'heure où nous traçons ces lignes, le monde intellectuel est en plein désarroi. Le triomphe de la pire épidémie — l'Agnosticisme — se laisse augurer par trois symptômes alarmants entre tous : *le délire de l'irrespect, la monomanie du relatif et la fièvre de l'individualisme.*

Si, pieux à recueillir les enseignements du passé, comme un fils accomplit les dernières volontés de son père, le Docteur moderne interrogeait avec déférence le testament des Sages primitifs ;

Si le Savant, sans négliger l'étude patiente des faits matériels, ni suspendre la grande enquête analytique, veillait au triage progressif de tant d'éléments épars,

(1) Pour plus de détails sur ce prochain livre, voir le *Lotus*, tome II, page 321 (n° 12).

en vue d'édifier une Synthèse Universelle — où se rangeassent en quatre hiérarchies étagées, les Sciences physiques, intellectuelles, morales et divines;

Si le Penseur enfin, moins soucieux de paraître original que sincère et véridique, se montrait aussi moins prompt à récuser toute autorité traditionnelle qu'à s'enquérir avec loyauté des principes éternellement absolus, qu'ils aient été formulés, ou non, par un autre que lui;

Si tels étaient Théologiens, Savants et Philosophes, alors le XIX^e siècle serait en vérité le Siècle-Lumière et Paris la Ville-Soleil!

Mais non. A part les minutieux investigateurs du positivisme, qui entassent, infatigablement et sans conclure, sur des Ossas de menues constatations, des Pélions de remarques scrupuleuses; — à part les dévots mais aveugles partisans « de la Lettre qui tue, » dragons de la sainte caverne et dont le seul mérite est de conserver intact le trésor symbolique du dogme à jamais fermé pour eux; que dire de ceux-là que tient encore le souci des vues d'ensemble?

Comme leur ambition se borne à estampiller de leur nom un système d'ailleurs quelconque — mais qui *paraisse* bien à eux — ils contestent *a priori* la doctrine de leurs devanciers et poussent l'émulation entre collègues jusqu'aux plus mesquins dénigrements: nul ne veut être le dernier à dénoncer son voisin, comme envisageant les choses d'un point de vue inexact, erroné, trompeur... Comme si le rôle de la Synthèse n'était pas d'embrasser tous les points de vue relatifs, dans une même et absolue contempla-

tion du Vrai ! C'est la Haute Science que celle-là, et Spinoza l'a magnifiquement définie, en disant « qu'elle envisage les objets *sous un caractère d'éternité.* »

*
* *

Néanmoins, quelque désespérée que puisse paraître à cette heure la cause sainte de l'intégrale Vérité, il est loisible à l'observateur attentif de percevoir, à côté des symptômes de décomposition et de mort, d'autres indices non moins certains de restauration et de renaissance.

Toutes ces choses sont providentielles : des scories se dégage au creuset le noble métal, — et le monde nouveau, dans son œuvre de laborieuse réédification, utilisera les infimes débris du vieux monde, dissocié, désorganisé fort à point, pour fournir des matériaux tout prêts aux architectes de l'avenir.

Ainsi le Futur s'alimente du Passé ; ainsi notre Mère Céleste (1) fait germer et fleurir la vie éternelle sur le fumier de la mort — terreau fertile et qu'en-graisse l'universelle voirie des existences éphémères, accumulées de jour en jour.

*
* *

Aux siècles lointains, alors que florissaient des civilisations plus colossales, mais surtout plus nobles et plus fortes que la nôtre, — car elles reposaient sur l'unité de la Synthèse et non sur les morcellements de

(1) La *Sophia* des gnostiques, puis de Bohème et de Saint-Martin ; la *Nature-Naturante*, épouse du Verbe ; en un mot la *Providence*, ou conscience universelle de la Vie-Principe.

l'Analyse; sur la saine et sainte Hiérarchie, et non sur l'Anarchie morbide et dissolvante; aux siècles lointains, la Science et la Foi s'identifiaient dans la splendeur une et indivisible de la Totale Connaissance; le Sacerdoce et l'Enseignement fraternisaient, ouvrant deux voies distinctes sur un même idéal; et de vénérables Universités religieuses rassemblaient de jeunes élèves dans l'*Etude* et le *Culte du Vrai*. Le Pontife et le Savant enfin ne faisaient qu'un Maître, chargé, sous le nom d'Hiérophante (1), d'initier graduellement les hommes dignes de ce nom aux quatre hiérarchies de sciences sacrées et d'officier dans les cérémonies publiques : ainsi, porté sur les triples ailes de l'étude, de la contemplation et de la prière, le néophyte s'élevait par degrés, de la connaissance de *ce qui est*, aux mystérieux et ineffables arcanes de *Celui qui est* éternellement.

Tel nous apparaît l'enseignement scientifique et religieux, dans tout l'empire arbitral fondé par Rama; tel, après Irshou et le schisme des Yonijas, le saluons-nous encore dans les contrées comme l'Égypte et l'Etrurie, qui surent garder intact le trésor traditionnel de l'antique orthodoxie.

L'*Histoire philosophique du Genre humain* (2) de Fabre d'Olivet, ne laisse aucun doute sur ces faits historiques; mais ils éclatent surtout d'une lumineuse évidence aux yeux de ceux qui ont médité sans parti

(1) L'hiérophante était à la fois ce que nous appellerions *Evêque métropolitain* et *Recteur d'Université*; hiérarchiquement groupés autour de lui, les simples professeurs-prêtres prenaient le nom de *mages*.

(2) Paris, J. Brière, 1822, 2 vol. in-8.

pris l'œuvre plus récente et moins sommaire du marquis de Saint-Yves d'Alveydre : *la Mission des Juifs* (1).

Blessée dans sa vaniteuse suffisance, notre civilisation contemporaine peut mettre des lazzis sur les lèvres de ses sceptiques défenseurs ; opposer le ricanement de Voltaire à la voix inspirée de l'épopée qui, brusquement, déchire à nos regards le voile des temps dits *héroïques* (2). — Rien ne prévaut en définitive contre des faits positivement établis, et quand la Vérité sainte émet son verbe fulgurant, elle enveloppe dans ses roulements de tonnerre l'aigre voix des sifflets : libre aux siffleurs de prolonger ensuite leurs grinçantes protestations... Ce fait n'en demeure pas moins sans conteste — que le tonnerre a parlé.

*
* *

Oui, vos débris titaniques, ô monuments mystérieux des vieux âges, témoignent de civilisations formidables et sacrées, où la Science et la Foi, (d'accord dans leur principe trois fois saint), se prêtaient un mutuel appui : la Religion consacrait les enseignements de la Gnose ; la Gnose vérifiait les dogmes de la Religion ! Et les simples, à travers les fables exotériques, comme à travers un cristal dépoli, recevaient le rayonnement de la vérité-lumière, aux degrés d'atténuation que comportait la faiblesse de leurs yeux.

(1) Paris, Calmann-Lévy, 1884, 1 vol. grand in-8 de 1000 pages.

(2) *Temps héroïques*... appellation aussi inexacte que celles de temps *préhistoriques* ou *fabuleux* ; mais pour nous faire mieux comprendre, force nous est d'adopter la terminologie consacrée par l'usage.

Toutes les antinomies conciliées; toutes les connaissances classées; toutes les réalités contingentes débouchant dans l'absolue vérité, comme des fleuves finis dans l'infini de la mer : c'était là une forte synthèse, harmonieuse et hiérarchique !... Telles, dans le corps humain, les circulations veineuse et artérielle; ainsi, à travers tout l'organisme de ce colosse, se croisaient deux courants d'ordre intelligible, ascendant et descendant : — l'un, parti de la multiplicité des observations positives, convergeait vers l'unité du Vrai transcendantal et absolu; l'autre, émanant de cette unité sublime, se ramifiait par contre en radieux canaux, à l'infini, pour aller répartir sa sève de lumière sur l'innombrable multitude des faits primitivement observés.

Une science : celle de l'Être; une religion : celle de Dieu, fusionnaient en un Culte scientifique ou Gnose sacrée, par quoi les adeptes s'élevaient à la totale connaissance de la Vérité Divine.

*
* *

Éduqués à pareille école, les hommes de cette ère bénie étaient des géants : — nous sommes des pygmées.

Leur unanime admiration saluait les œuvres grandioses de l'Intelligence et de la Justice : — Les meilleurs d'entre nous, titillés d'un enthousiasme malsain, se prosternent devant les idoles sanglantes de la Force arbitraire et brutale.

Nos lointains ancêtres criaient : Patrie! les yeux au ciel tout fleuri d'étoiles ; — ivres de sang et de haine, nous criions : Patrie! en trébuchant aux tertres de

récents charniers, et c'est au même refrain que nous rêvons de futures et plus sanglantes hécatombes.

Sommes-nous pas bien naïfs, dans notre présomption, quand nous proclamons l'avènement contemporain de la Science et de la Lumière? Pareils au grossier centurion de Rome, qui traitait les Grecs de barbares, nous n'avons pas assez de dédain pour les héros des civilisations antiques. — Apôtres du scepticisme, nous conspuons leur *foi naïve*; leur enthousiasme serein nous fait sourire, blasés qui n'avons plus d'énergie que pour le Mal!

Et si les morts revenaient, pourtant... A la vue de notre société pourrie, Ram ou Zoroastre pourraient bien railler à leur tour, s'ils ne se sentaient plutôt l'envie de pleurer sur nous et notre présomptueuse décadence.

Est-ce à la multitude des connaissances isolées, empiriques, analytiques; est-ce aux progrès de l'industrie, du luxe et du confort que se mesure une civilisation? — Ces choses sans doute ont leur importance secondaire, dans l'édifice d'un état social; mais la valeur réelle d'une société se mesure à son développement intellectuel et moral, à l'équilibre de ses fonctions organiques, et surtout à la perfection de son système unitaire.

L'incontestable progrès des sciences positives; l'importance et la variété de leurs applications; le développement gigantesque de l'industrie; l'apparente prospérité des grandes nations, qui finissent toujours par engloutir les petites; l'accroissement général (significatif d'égoïsme), du bien-être matériel;

la diffusion très active d'une instruction bienfaisante sans doute, mais bien primaire : toutes ces manifestations du *Progrès* au sens moderne du mot ne nous font-elles pas illusion sur la valeur et l'universalité de notre état social européen ?

Mais à n'envisager que les questions sociales, nous apparaît-il si merveilleusement enviable, cet état ?

Allons, rentrons en nous-mêmes et faisons appel à notre conscience, afin qu'elle juge avec équité !

*
*
*

L'état actuel ? — Voyons ses fruits :

L'hostilité flagrante de la science et de la religion ; — la grande lutte des autoritaires et des libéraux, plus farouches et plus irréconciliables que jamais ; — le Positivisme aveugle se disputant les plus hautes intelligences avec le stérile Éclectisme et l'individualisme éhonté des Sceptiques ; — le Militarisme envahissant tout : la cité bâtissant la caserne et la caserne opprimant la cité ; — le Socialisme s'alliant trop souvent au Nihilisme, pour triompher par la dynamite ou sur l'échafaud ; — l'Économie politique épuisant sa verve ingénieuse à dissimuler sous d'euphémiques vocables l'imminence de banqueroutes nationales, signes avant-coureurs de pires débâcles ; — l'Agriculture en Europe égorgée par le Libre-Échange... — Toutes les licences, en un mot, sous le nom de Liberté ; toutes les misères sous le nom d'Égalité, et sous le nom de Fraternité, tous les égoïsmes ! Sont-ce là les indices d'une civilisation réellement prospère ?

La réponse n'est pas douteuse, pour qui a comparé l'ère présente, non pas aux siècles césariens d'Assouïr et de l'Empire de Rome (infimes épaves d'un vaste état social en pleine dissolution), mais bien aux trois mille cinq cents ans de la *Paix du Bélier*, quand l'empire universel de Rama prodiguait au monde sa glorieuse lumière, si vive et si douce, que le souvenir de l'*âge d'or* est resté dans la conscience humaine, comme un réconfort pour le présent et une espérance pour l'avenir !

*
* *

Quels cataclysmes matériels, intellectuels et moraux n'a-t-il pas fallu, pour jeter à bas cet édifice auguste, cette sainte Babel de l'harmonieux androgyne éternel, l'Adam-Eve social ? Mais debout, malgré l'action dissolvante des siècles, — bravant Saturne et sa faux, Neptune et son trident, bravant Mars et son glaive, — les ruines de ce passé grandiose ont subsisté : des obélisques et des pylônes sont encore là, criblés d'hiéroglyphes...

Une âme latente habite ces squelettes du passé ; un verbe puissant fera vibrer quelque jour les profondeurs de ces nécropoles soixante fois séculaires, et la mort apparente livrera une fois de plus au monde caduc les secrets de la vie !

En attendant que la Parole posthume s'exhale de tous ces ossements de l'Antiquité sainte, de rares penseurs ont déchiffré les inscriptions hiéroglyphiques des temples en ruine, les pantacles des manus-

crits décriés : ils sont à même de prêcher, avec la prudence qui sied, l'Évangile nouveau.

Assez longtemps, du haut de sa croix, le *Christ douloureux* a fait retentir le monde du plus épouvantable cri qui ait jailli des lèvres d'un homme, des lèvres d'un Dieu défaillant un instant jusqu'à douter de lui-même : « *Eli, Eli, lamma sabacthani!* » — L'avènement est proche du *Christ glorieux* : il est venu pour souffrir, se sacrer dans le sang et s'affirmer dans la mort ; il reviendra pour vaincre, régner dans la paix, et triompher dans la vie !

*
* *

Jésus-Christ est le soleil idéal de l'humanité : c'est dans son Évangile qu'il faut chercher la loi de la vie éternelle ; son esprit y est tout entier. Mais lui-même (ne l'oublions pas) nous a prévenus d'un voile à déchirer, si nous voulons que la Minerve se révèle à nous dans sa nudité chaste et merveilleuse : « *La Lettre tue, a-t-il dit, et l'Esprit seul vivifie.* »

C'est à l'oubli de ce divin précepte que les Docteurs modernes doivent de n'entendre guère mieux l'Évangile, qu'ils n'ont compris le Sepher de Moïse, les prophéties d'Ézéchiel, de Daniel et d'Isaïe, l'Apocalypse de saint Jean. Ils prennent les textes sacrés au pied de la lettre morte, attribuant à d'incomparables génies, tels que Moïse, Zoroastre et Jean, les tissus d'inepties que sont le Pentateuque, ou l'Avesta, ou l'Apocalypse, si, s'attachant au « *récit* » (1) littéral, l'interprète

(1) Lequel n'est rien moins qu'un récit.

oublie d'en dégager la science latente ; s'il néglige d'éveiller cette *Belle au bois dormant*, qui dans la forêt enchantée, — inextricable fouillis de contes allégoriques et de symboles absurdes en soi — attend toujours le *Prince Charmant* qui doit lui rendre la vie avec un baiser.

II

Nous avons marqué l'abîme qui sépare notre état social de celui que le génie de Rama fit prévaloir, trente-cinq siècles durant, sur les deux tiers du monde alors connu : car les preuves abondent, et nous n'y saurions trop insister, l'âge d'or n'est point un mythe, et le Règne de Dieu sur la terre est une réalité dans le passé. Mesurant notre civilisation contemporaine au patron de l'ancienne, nous avons précisé par contraste les limites — si restreintes, hélas ! — de son intelligence et de sa moralité. Et malgré le développement relativement énorme des connaissances positives, nous sommes en mesure d'affirmer que la comparaison sur ce point ne serait pas plus à notre avantage que sur les deux autres.

*
**

Nous n'avons guère parlé jusqu'ici du fatal *Serpent*, et les quelques pages qui précèdent peuvent sembler au lecteur un singulier hors-d'œuvre : elles n'en sont un qu'en apparence. — L'interprétation ésotérique — strictement inconnue — d'un texte de Moïse ne pouvait être présentée, sans qu'on insistât d'abord sur la commune ignorance où sont les docteurs, de l'esprit

caché des Livres saints ; d'autre part, avant d'indiquer à quel point l'Exégèse religieuse est routinière et superficielle, il importait de mettre en lumière, — par un effet de repoussoir, — le caractère également agnostique de la civilisation contemporaine, véritable cause de cette routine et de cette légèreté.

Mais il est temps de marquer ici les étapes que nous allons parcourir.

Cette *Genèse*, que les Docteurs entendent dans un esprit matériel et anthropomorphique vraiment révoltant, cette *Genèse* « où la vérité scientifique est cachée, effrayante de hauteur et de profondeur (1) », va fournir le texte d'une étude qui remplira tout un volume : car nous développerons les deux sens occultes de ce texte, après en avoir expliqué le sens démotique ou vulgaire.

* *

Le monde vient de sortir du chaos à l'appel du Verbe créateur, et le premier homme, façonné à la ressemblance de Dieu même, partage avec l'épouse (que, par un dédoublement mystérieux, le Seigneur a fait naître de son flanc), les délices d'un jardin sans pareil, destiné pour être leur immortelle patrie. Tout ce que la terre, dans l'épanouissement d'une sève virginale, a pu faire jaillir de son sein sous les caresses du soleil, décore le paradis terrestre. Ce ne sont que prodiges de splendeur verdoyante et de majesté fleurie. Et le couple amoureux et naïf parcourt — en roi et en reine de la Création — ces merveilles écloses

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs*, page 66.

pour lui seul. Un arbre unique est interdit à sa curiosité ; et quatre fleuves, prenant leur source dans ses racines, s'épanchent en croix au loin, divisant l'Eden en autant de presqu'îles, rivales de grâce et de fécondité... Et le Seigneur a dit à l'homme : — « C'est ici l'arbre fatal de la Science du Bien et du Mal : ses fruits donnent la mort ; tu n'y toucheras point. » Mais déjà l'on assure que l'aimant de la chose défendue attirait et fascinait la femme ; qu'oublieuse des mystères de son amour nouveau-né, Ève ne pouvait plus s'éloigner de l'arbre, et rêveuse, murmurait : — « Puisque ce fruit donne la mort, pourquoi n'en goûterais-je pas ? » La Bible (il faut tout dire) présente une autre version ; elle attribue la première tentation d'Ève au serpent qui la guettait, enroulé sur le tronc de l'arbre... Mais, au sentiment des arrière-petits-fils d'Adam, Moïse a dû faire erreur sur ce point.

Quoi qu'il en soit, nous devons rester fidèle au récit mosaïque, ou plutôt à la version des traducteurs accrédités de la Genèse.— Donc le Serpent, s'adressant à Ève : « *Ælohîm* t'a trompé ; ce fruit ne donne pas la mort, mais rend pareil à Dieu même l'audacieux qui l'a goûté. » Et moins indécise, l'espiègle tend la main vers la pomme d'or... C'en est fait, elle succombe à la tentation : prévaricatrice. Ève du moins veut avoir un complice. Elle a mordu au fruit ; elle y fait mordre Adam qui frissonne entraîné dans le crime, à l'idée de Celui qui peut à tout instant les appeler.... Déjà s'élève la voix du Seigneur et le couple s'enfuit affolé, ayant honte, pour la première fois, de la nudité de sa chair. C'est couverts d'un vête-

ment improvisé, en feuilles de figuier, qu'Adam et son aimable tentatrice comparaissent devant leur juge en courroux. — « Adam, où donc es-tu? — Seigneur, en entendant ta voix, nous nous sommes cachés loin de ta face, rougissant de nous sentir nus. — Et qui t'a révélé ta nudité? Tu as donc mangé le fruit de l'arbre? — La femme que tu m'as donnée pour compagne m'en a offert, hélas! et j'en ai goûté. — Femme, pourquoi as-tu agi de la sorte? » Et la pauvre Ève, tout en pleurs: « Le Serpent m'avait séduite... — Sois donc maudit, ô Serpent (reprit le Seigneur), maudit entre les animaux de la création! Tu ramperas sur ton ventre et te nourriras des immondices du sol. Et je mettrai l'inimitié entre la Femme et toi, entre sa postérité et la tienne... et de son sang une vierge naîtra, qui du pied écrasera ta tête, tandis qu'en vain tu t'efforceras de la mordre au talon. » — Puis, s'adressant à la femme: « Je te condamne au travail et à la souffrance; tu enfanteras dans la douleur et tu deviendras l'esclave de ton mari. » — « Quant à toi (dit encore le Seigneur à l'homme), pour avoir succombé aux séductions de la femme, pour avoir goûté avec elle du fruit défendu: la Terre sera maudite à cause de toi, infructueuse et rebelle. Le labeur incessant sera ta vie; tu mangeras ton pain à la sueur de ta face, jusqu'au jour où la mort rendra ton corps à la poussière d'où il est sorti. » Puis Ælohîm, ayant vêtu les deux coupables de peaux grossières en guise d'habits, chassa du séjour d'Eden le premier couple humain. Et sur le seuil, il mit un Chéroûb au

glaive flamboyant, pour lui en interdire à jamais l'entrée.

Voilà donc, en substance, à peu de chose près, la fable mosaïque de l'originel péché : je veux dire, en sa version la plus matérielle et voilée, telle que l'ont constamment rendue des traducteurs ou naïfs ou feignant de l'être.

Demandons-nous à cette heure quel peut être ce serpent mystique et formidable, dont la perfidie sut induire Ève en tentation... Et d'après les sens divers de cette allégorie, nous établirons les divisions de notre livre.

III

Qu'est-il donc, ce serpent ?

Au sens vulgaire, on l'a deviné : c'est le diable déguisé en reptile; c'est l'éternel *adversaire*, — en hébreu : *Sathan*.

Au premier sens ésotérique, c'est la *Lumière astrale*, ce fluide implacable qui gouverne les instincts; cet universel dispensateur de la vie élémentaire, agent fatal de la naissance et de la mort. Cet être hyperphysique — inconscient, donc irresponsable — et dont il faut se rendre maître, si l'on ne veut pas devenir l'esclave des grands courants qu'il crée, suivant d'invariables lois.

Au sens ésotérique le plus élevé, le passage cité de la Genèse symbolise le problème du Mal : il faut y voir l'histoire de la chute humaine — aussi bien collective qu'individuelle, — à quoi fait suite, à titre de

complément nécessaire, la grande épopée de la Rédemption.

1. Notre première partie sera donc consacrée aux œuvres spéciales, caractéristiques de Satan, la magie noire et ses hideuses pratiques, envoûtements et maléfices. Nous énumérerons les ressources infernales de la sorcellerie. Nous irons défier dans son antre le Prince des ténèbres éternelles, et au sabbat le bouc monstrueux aux seins de femme, que les adeptes de ces répugnantes agapes devaient « baiser brutalement sous la queue, en signe de grand révérence et honneur ».

2. Dans la seconde partie, nous donnerons le sens caché du mythe de Sathan (1). L'étude de la Lumière astrale, comme agent suprême des œuvres ténébreuses de la Goëtie, nous permettra de reprendre les phénomènes que nous avons décrits, et de les analyser dans leur cause et leurs effets réels, suivant les doctrines longtemps secrètes de la Kabbale et de l'Hermétisme occulte.

3. La troisième partie, enfin, sera la synthèse philosophique de notre livre : nous y aborderons la

(1) Le diable est le symbole de toutes les affirmations mensongères et de toutes les négations stériles ; c'est le spectre même du néant. — « *Je suis celui qui toujours nie* », fait dire à Méphistophélès le plus grand des poètes-initiés qui se soit levé, depuis Dante, aux contrées de l'Occident. Goëthe, créant une nouvelle incarnation du Malin, s'évertue à mettre en scène le mystère jamais compris de son incurable inanité : le *second Faust* est la négation finale du premier ; comme le jour est le démenti qu'inflige, à toutes les nuits également relatives, ce symbole absolu de l'éternelle lumière — le Soleil !... Dans le drame du poète allemand, on voit Méphisto s'annihiler et s'éteindre, pour ainsi dire, en face des puissances du Ciel : ainsi la laideur du mal, qui est Sathan, doit s'anéantir — ou se fondre en s'harmonisant — dans la splendeur du Beau-bien, qui est Dieu.

grande énigme du Mal (1), et soulèverons, dans la limite où notre conscience et notre initiation nous le permettent, le voile redoutable et bienfaisant qui dérobe aux yeux du *profanum vulgus* le grand arcane de la Magie. — Nous pousserons même, plus avant qu'aucun adepte ne crut devoir le faire, jusqu'à cette limite dernière, si formidable à franchir, où le Chéroùb emblématique, le glaive de flamme au poing, menace de cécité les téméraires contemplateurs du plus aveuglant des soleils.

Qu'est-ce que le Mal ? — Dieu l'a-t-il créé ? — Quelle est l'*origine* du Mal, s'il n'a pas positivement de *Principe* ? — Qu'est-ce, au sens véritable, que la chute édénique ? — Qu'était le Grand Adam avant la chute ? — Que devient-il après ? — En quoi le mystère de la Création *s'identifie-t-il* avec ceux de la Chute et de l'Incarnation ? — En quoi le mystère de la Rédemption est-il *complémentaire* de ces derniers ? — Qu'est-ce que le Rédempteur ? Le *Christ douloureux* ? le *Christ glorieux* ? — Comment s'analysent kabbalistiquement les cinq lettres hébraïques du nom de Jésus ? — A quoi se résout, au point de vue ésoté-

(1) L'utilité contingente du mal s'explique par la loi des contraires et la solution de ce problème peut (*exotériquement*, du moins), se formuler en ces termes : *Le Mal s'oppose momentanément à la norme du Bien, pour manifester celle-ci dans l'éternité de son triomphe : Dieu ne tolère le péché originel, cette infraction au Bien négatif, qu'à titre de gestation ténébreuse et transitoire, d'où doit éclore ce Bien positif et superlatif : la Rédemption. La Rédemption mène à la Réintégration, qui est le Paradis.* Comme la nuit est l'œuf du jour, ainsi le Mal est l'œuf du Bien ; cette paroi fragile une foi brisée, la lumière divine se manifeste, et du mal antérieur, il ne reste plus que *débris de coquilles*. Qu'on nous pardonne cette comparaison triviale, mais juste, grâc : à laquelle tout lecteur réfléchi pourra saisir la pensée profonde des maîtres kabbalistes, lorsqu'ils appellent les Esprits de Ténèbres des *écorces : Cortices*.

rique, la *Question sociale*? — Comment l'inaccessible Unité se révèle-t-elle toujours par le ternaire dans le monde intelligible, par le quaternaire dans le monde sensible? — Qu'est-ce que Nirvâna?

En répondant sans ambages à toutes ces questions et à quelques autres, nous manifesterons l'idée que peut se faire des dogmes chrétiens un philosophe initié aux arcanes de la Kabbalah. Telle est notre seule intention; et pour clore cet avant-propos d'un livre qui prétend ne troubler la paix d'aucune conscience, le lecteur nous excusera de transcrire sans commentaires ce que nous écrivions en 1886, au bas d'une page où nous avons été conduit à parler des œuvres du Christ: « *A cette mission divine, nous croyons prudent de ne pas toucher ici: où la foi commence, peut-être conviendrait-il que la science toujours s'arrêtât, afin d'éviter de tristes malentendus... Et chaque fois qu'au cours de cette rapide étude, il nous faudra toucher aux croyances religieuses, déclarons une fois pour toutes qu'aucunement compétent en matière de foi, nous envisageons les hommes et les faits du seul point de vue de la raison humaine, et sans jamais prétendre à dogmatiser (1).* »

STANISLAS DE GUAITA.

(1) *Essais de sciences maudites*: I. AU SEUIL DU MYSTÈRE, par Stanislas de Guaita (Paris, Carré, 1886, 1 vol. grand in-8), pages 13 et 14.

LE VOILE D'ISIS

Au moment où le XIX^e siècle, entré dans ses quatre-vingts ans, songe à quitter notre globe et revendique comme une de ses gloires les conquêtes de la méthode expérimentale, voici qu'une réaction se prépare dont nul ne saurait prévoir encore les conséquences.

Certes la science moderne a conquis son manteau de souveraine au prix de découvertes trop admirables pour qu'on lui marchandé son droit à le porter ; mais, en dépit d'incessantes victoires, sa caducité s'annonce à d'indéniables prodromes. Fille des hommes, faillible par conséquent, la reine a péché comme une autre et le poids de ses fautes commence à peser sur elle.

La méthode analytique a prétendu tout expliquer par la réunion et la comparaison de faits du domaine exclusif de nos sens. Or, si la Nature compose le fini au moyen d'un nombre infiniment grand d'éléments infiniment petits, si donc l'infini pénètre complètement la nature pour nous perceptible, vouloir étudier le fini sans tenir compte de l'infini, c'était se vouer d'avance à l'erreur.

« Quiconque, écrit M. Barlet dans son beau traité de *Initiation* (1) auquel nous ferons maints emprunts au début de cette étude, regarde l'univers sans prévention dans sa gradation d'êtres innombrables, voit

(1) *Journal le Lotus*, mars à septembre 1888.

s'élever du sein de la matière inerte une suite d'individualités de plus en plus caractérisées par la vie d'abord, puis par toutes les nuances de l'instinct, de l'intelligence et de la raison, de sorte que l'*Absolu* qui, tout d'abord, semble extérieur à la matière aveugle qu'il meut, paraît s'incarner ensuite, pour ainsi dire, dans les êtres animés ou des proportions toujours croissantes ; ils portent en eux-mêmes leur principe directeur, au moins dans une certaine mesure. C'est ce que le philosophe Hartmann, notamment, a si bien démontré dans sa *Philosophie de l'Inconscient*.

« De là résulte que cet *Inconscient*, cet *absolu* facile à distinguer dans le monde matériel, quand on veut en isoler le phénomène et faire apparaître la loi qui l'exprime, est de moins en moins séparable à mesure qu'on s'élève dans le monde vivant ; et l'abstraction n'est plus possible dans le monde pensant. Il y a là quelque chose d'analogue à l'aimant qui montre au physicien distinctement les deux éléments du magnétisme, comparé au fer doux où, confondus, ils se déroberaient à ses recherches. »

Partout l'*absolu* se révèle. L'humanité gravite vers lui comme les planètes vers leur soleil, et la grande force qui nous incite à chercher encore et à trouver sans cesse, c'est notre foi innée en son accessibilité possible. Le but de la science, disent même les positivistes, consiste à expliquer un ordre de faits par un fait supérieur qui les engendre, à expliquer le nouvel ordre de faits supérieurs par un fait supérieur encore et, d'échelons en échelons, à ramener graduellement

les effets à une cause initiale. La recherche de cette cause initiale, n'est-ce pas la recherche de l'absolu ?

Quelle espérance de réussite complète aussi longtemps qu'on séparera l'étude de la loi de celle du fait, l'étude du noumen de celle du phénomène, l'étude du monde physique de celle du monde moral ?

« Dans le domaine de la pratique, ajoute M. Barlet, la science triomphante par l'industrie sur la matière inerte, faiblit déjà sur le terrain physiologique de la médecine et devient tout à fait impuissante dans le monde moral, et même simplement sur les faits économiques. »

La science ne prouve-t-elle pas son impuissance à prévoir, à réglementer les conséquences de ses découvertes ? La vapeur et l'électricité rapprochent les nations ; mais, enfiévrées par leur soif de domination et de lucre, les nations multiplient leurs armements et demandent à cette même science les meilleurs moyens de s'entre-détruire, tandis que les conquêtes de l'industrie, « nées des passions d'une spéculation avide, concentrent les peuples en quelque grand foyer de corruption physique et morale, où elles engraisent le falsificateur aux dépens du pauvre et du faible qu'elles empoisonnent de plaisirs frelatés. » (Barlet.)

A notre époque de progrès matériels, l'individu peu soucieux d'un avenir indéfini, cantonné dans l'étude des lois de la matière et convaincu par suite de son anéantissement fatal tôt ou tard, concentre tous ses désirs à la satisfaction de l'heure présente, n'ambitionne que l'assouvissement de ses passions.

L'égoïsme accapare chacun, jouir et jouir encore devient l'unique devise ; or ce sont les produits de la science qui nous procurent ces jouissances, donc hors l'observation et l'expérimentation point de salut !

Le détail a tué l'ensemble, l'analyse a tué la synthèse. D'individu à individu, de proche en proche, la gangrène a gagné les peuples et le sentiment de la solidarité humaine a sombré sous un effréné chacun pour soi ; la liberté individuelle, jadis enchaînée pour le profit de quelques-uns, s'émiette aujourd'hui dans des luttes stériles, sans profit pour personne. Faute d'une direction supérieure propre à diriger le labeur commun, à assigner au moindre artisan du corps social une tâche conforme à sa valeur hiérarchique intellectuelle et à lui fournir les moyens d'apporter son obole au bonheur général, les efforts particuliers, bien qu'enthousiastes et pleins de foi, ne sont qu'autant d'aspirations désordonnées et troublent de chocs confus la grande masse presque disjointe, parce que tous ses atomes se meuvent hors de leur sphère.

« Vos sciences expérimentales, dit l'Hindou Kout Houmi (lettre adressée à M. Sinnett et citée dans la *Mission des Juifs* du marquis de Saint-Yves), n'ont rien à faire avec la moralité, la vertu, l'humanité ; c'est pourquoi elles ne peuvent compter sur notre secours, jusqu'à ce qu'elles rétablissent leur lien et leur alliance avec l'ordre hyperphysique.

« Sèche classification de faits extérieurs à l'homme, de ténèbres extra-humaines, existant avant, et devant exister après lui, le domaine de leur utilité cesse pour nous à la frontière même de ces faits.

« La notion théosophique et transcendante des théosophes du moyen âge, que le progrès final du travail de l'humanité, aidé par les incessantes découvertes de l'homme, aboutissait à imiter l'énergie solaire et sa faculté comme premier mobile, et qu'il en résulterait un procédé tirant de la matière inorganique une transformation en aliments nutritifs, une telle idée est inadmissible pour la cervelle de vos hommes de science.

« Qu'un de nos frères traverse les monts Himalaya en temps de famine, qu'il multiplie les sacs de riz pour empêcher de périr des multitudes humaines, comme il pourrait positivement le faire, que diront vos magistrats et vos collecteurs d'impôts ? Ils le jetteront probablement en prison pour lui faire avouer dans quel grenier il aura volé ce riz.

« Voilà votre science occidentale, voilà votre société positive, pratique. »

En réalité, l'observation et l'expérimentation seules ont-elles résolu un problème ?

La foule des faits rassemblés, les savants comparent et coordonnent. Mais qu'il s'agisse seulement de classer les animaux d'après les principes fondamentaux de la subordination des caractères et de la corrélation des formes, une série de vingt organes, ainsi que le fait remarquer M. Barlet, exigerait déjà plus de 500,000 observations, et jamais Cuvier ne se serait ouvert une voie dans cet inextricable fouillis, si une illumination intuitive ne lui avait révélé l'importance des dents.

Voilà une loi essentielle trouvée et la série des ex-

périences, inapte à la découvrir, servira du moins à la confirmer.

Toute théorie vérifiée plus tard par l'expérience on l'aura donc imaginée d'abord. Sans l'imagination dont le vol entraîne notre pensée vers l'au-delà, dont les visions intuitives affrontent des horizons inconnus aux observateurs de l'unique monde physique, la science humaine emprisonnée dans sa sphère étouffante, se stériliserait en impuissants efforts. L'observation et l'expérimentation du phénomène, au point de vue des découvertes de la science, ne sont réellement que les aides, aides indispensables certes, de l'intuition.

Et quelle meilleure définition appliquer à cette faculté admirable que celle donnée de l'Inconscient par le philosophe Hartmann : « Une manifestation de l'*absolu* à laquelle sont dus les sentiments, les pensées et les désirs qui remplissent à certains moments la conscience. »

La science moderne étudie seulement une moitié de notre nature, elle analyse les propriétés de la matière et contrôle les témoignages de nos sens : mais comment prétendrait-elle atteindre le but essentiel, les causes et les fins de toute chose, sans une synthèse des lois du monde moral, dont les rayons émanent justement de cet *absolu* vers lequel nous tendons sans cesse, pour éclairer les zigzags de la route et guider nos envolées intuitives?

Aussi loin que nous remontions dans l'histoire, nous voyons une minorité intellectuelle détenir les secrets de la science. Maîtresse de pouvoirs inconnus,

dangereux s'ils étaient abondonnés à des ignorants ou à des pervers, elle ne soulevait un coin du voile que devant de rares initiés et ne livrait aux masses qu'un symbolisme vulgaire, exotérisme en rapport avec leurs aspirations et qui suffisait à leurs besoins.

C'est ce voile que des adeptes voudraient déchirer aujourd'hui.

Dans les solitudes du Thibet, raconte-t-on, un collège de prêtres hindous, les Mahatmas, conserverait dans sa pureté primitive le dépôt des anciennes doctrines orientales, à lui transmis d'âge en âge par des prédécesseurs parvenus à une haute culture scientifique bien avant la période baptisée historique par nos savants. Ces prêtres manieraient en outre des forces non soupçonnées par nous et jouiraient de pouvoirs que nous proclamerions miraculeux.

L'Inde, « l'ancêtre aux lourds secrets », exerce malgré tout sur nos imaginations une influence troublante. Les livres de nombreux voyageurs relatent des scènes étranges. Ici « un fakir nu, immobile, le corps en demi-cercle, les jambes repliées, étend ses doigts et soudain, à la stupéfaction générale, un petit bout de bois, placé hors de sa portée sur une légère couche de sable, se dresse, marche, trotte, court tout seul et trace la phrase pensée par un des assistants. » (D^r Paul Gibier, *Fakirisme occidental*.) Là, un autre fakir influe d'une manière directe sur la végétation des plantes. « Je pris au hasard une graine de papayer et la lui donnai avec quelques mètres de mousseline à moustiquaire. Après avoir planté la graine dans la terre, il s'accroupit, étendit les mains

horizontalement au-dessus de l'appareil, et tomba peu à peu dans un état complet de catalepsie. Il y avait deux heures que j'attendais, lorsqu'un léger bruit me fit tressaillir, le fakir était revenu à lui. Il me fit signe d'approcher et, enlevant la mousseline qui voilait la vase, me montra fraîche et verte une jeune tige de papayer ayant à peu près vingt centimètres de hauteur. Sur une des deux pellicules qui adhéraient encore aux racines, je reconnus l'entaille que j'avais faite deux heures auparavant. » (Jacolliot.) Tel autre replie sa langue dans sa gorge, se fait boucher les narines et les oreilles, entre en léthargie et est alors enfermé dans une sorte de boîte. On creuse un trou pour recevoir cette boîte, dessus on scelle une dalle recouverte ensuite de terreensemencée et des sentinelles veillent nuit et jour pour dépister la moindre fraude. Trois mois s'écoulent. Les graines ont germé ; on retire l'homme presque à l'état de momie et, après de vigoureuses frictions, le revoilà vivant. (Journal *le Lotus*.) Tel autre, nu des pieds à la tête, fait disparaître instantanément un objet assez volumineux ; tel autre enfin lance une corde en l'air et, sans que rien semble la tenir, se suspend au bout, puis s'éclipse aux yeux des spectateurs, etc., etc.

La première impression est le sourire ; mais les milliers de témoignages en faveur de la véracité de ces faits rendraient sectaire une négation de parti pris, et les fakirs ont droit à s'attribuer la connaissance de forces que nous ignorons.

La superstition, l'intolérance, la barbarie européennes auraient jusqu'alors interdit aux Mahatmas

la divulgation de l'existence de ces forces occultes, terribles si elles étaient confiées à des mains indignes; mais, grâce à quelques-uns de nos récents progrès, un groupe de leurs initiés s'efforcerait aujourd'hui de nous instruire.

Il est incontestable que, depuis plusieurs années, des complications inattendues surgissent. Darwin expose sa théorie du transformisme : les faibles sont absorbés par les forts; mais, obligés de lutter pour vivre, les petits grandissent, se développent et montent en grade dans l'échelle de l'humanité. Puis Herbert Spéncer proclame l'analogie des lois du monde physique avec celles du monde moral; alors, par analogie, les épreuves subies ici-bas serviraient à nous inculquer, bon gré mal gré, la nécessité du meilleur, nous tireraient à mesure de l'ignorance et par suite du vice et nous élèveraient dans la hiérarchie des êtres! Justement Alfred Fouillée prétend qu'attiré par l'Idéal, c'est-à-dire par une force innée qui le pousse vers l'absolu, l'homme poursuit invinciblement sa marche ascendante.

Nous voilà déjà loin du positivisme et aux prises aussi avec des forces inconnues. Allons plus loin. Le mot attraction s'applique également à l'électricité et au magnétisme. Electricité, magnétisme, deux sciences ressuscitées d'hier et dont les premiers résultats nous stupéfient; sans compter que le docteur Grookes en Angleterre, le docteur Paul Gibier en France s'efforcent d'appeler l'attention sur un genre de manifestations proches parentes de celles des Hindous, et attribuées à tort ou à raison par un certain public à l'influence

d'êtres incorporels; tandis que la moisson de phénomènes recueillie par la société psychique de Londres, ceux relatés par le positiviste Dassier dans son *Humanité posthume* et les faits glanés dans l'histoire tendraient à prouver chez l'être humain l'existence d'un corps sidéral, distinct du corps matériel et susceptible de s'en dégager sous une affluence de fluide nerveux. C'est de ce corps sidéral dont sans doute parle saint Paul (I Corinth. ch. xv, v. 25) : « Il y a aussi des corps célestes et des corps terrestres. Il en sera de même de la résurrection des morts : le corps est semé corruptible, il ressuscitera incorruptible ; il est semé *corps animal*, il ressuscitera *corps spirituel*. »

Après sa longue oscillation vers l'étude exclusive de la substance — « et la substance est à peine un sous-multiple infinitésimal ; la vie invisible aux yeux de chair emplit l'espace » (M^{re} de Saint-Yves)— le pendule de la pensée humaine revient vers l'au-delà. Les Mahatmas ont bien choisi leur moment pour agir.

D'autre part, tandis que les théosophes travaillent à nous éblouir par de vertigineuses promesses, des voix s'élèvent et nous révèlent, à Paris même, l'existence d'héritiers de la doctrine des chevaliers du Temple, d'initiés à l'antique magie.

A première vue, leur opinion me semblerait celle-ci :
 Tant que la maladie débilité le corps, évitez-lui de trop rudes secousses ; tel régime doublera les forces d'un homme valide et épuisera celles d'un convalescent. Or, Josephin Péladan nous renseigne, dans son éthopée de la décadence latine, sur la crise d'hystérie

dont souffre notre corps social. La névrose déséquilibre les cerveaux et vous jetteriez l'huile sur le feu ? Moins oublieux de l'ermite du Tarot, nous recommandons la prudence ; rappelez-vous les possédées de Loudun et les convulsionnaires de Saint-Médard.

Étudions d'abord les moyens de guérir, cherchons ensemble les réformes les plus pratiques. Quand l'humanité recommencera de vivre sa vie normale, quand son organisme aura recouvré sa vigueur, l'avenir se chargera de parfaire la tâche. Les œuvres de nos anciens maîtres recèlent la clef d'arcanes identiques à ceux des Hindous ; ils resteront nos initiateurs.

A l'âme inculte et primitive des nations farouches du moyen âge convenait un exotérisme étroit. La tâche incombait aux prêtres d'instruire ces grands enfants, de les discipliner : à la soif de sang et de violences, aux instincts de fauve des sectateurs d'Odin, ils opposèrent la crainte de l'enfer, symbole de la rédemption par l'épreuve.

Par malheur, l'Église s'est immobilisée, son rôle consistait à diriger la marche du progrès, non à l'entraver, à suivre le mouvement intellectuel et, l'heure venue, à livrer aux conquêtes de l'analyse une synthèse religieuse plus vaste et plus irradiante. Fidèle aux préceptes de Jésus, elle devait se contenter de l'autorité morale, sans revendiquer un pouvoir nemroudien. Jalouse de maintenir ce pouvoir, dans une intention louable peut-être au début, elle défendit à quiconque de chercher ailleurs la lumière qu'elle refusait de répandre, et l'esprit divin, rendu tyran

nique, provoqua une réaction de l'esprit humain. La religion avait combattu la science, la science se fit l'ennemie de la religion.

Aujourd'hui les savants ont poussé loin leurs recherches ; ils trônent encensés et leurs décisions œcuméniques jouissent de l'autorité des anciens conciles. Cléricature fille de notre siècle, non moins intolérante que son aînée, elle recrute ses membres parmi les adorateurs du thermomètre et de la balance, et la foule de ses catéchumènes, fanatisée par les triomphes de la méthode expérimentale, méprise l'antique exotérisme, le rejette avec pitié et sourit de l'énigme du Sphinx, hélas ! sans songer à lui demander son secret.

Mais l'humanité a soif d'idéal et trop longtemps un matérialisme outré a lié ses ailes ; un mouvement se prépare, aux conséquences incalculables. Jadis la science et la religion étaient occultes, l'affranchissement de l'une nécessite l'affranchissement de l'autre. Que les adeptes rédigent une nouvelle synthèse d'accord avec les données contemporaines, propre à leur inspirer un élan enthousiaste. Conduits par l'esprit de fraternité et de solidarité, respectueux du passé mais édifiant pour l'avenir, s'ils se prêtent main-forte à l'explosion de la crise, bientôt jaillira du vieil exotérisme la vraie science, la Gnose ; des bouffées d'air pur se mêleront à notre atmosphère étouffante et parsèmeront de lueurs l'obscurité banale de notre ignorance.

Tels sont, brièvement résumés, les débuts du mouvement hermétique.

Ces prochaines années nous réservent des surprises. Chauffez vos fourneaux, alchimistes ! Prédisez, astrologues ! Cabbalistes, expliquez-nous l'ésotérisme des textes sacrés ! Magnétiseurs, dévoilez les complots des méchants ! Mages, guérissez par l'apposition des mains. Prêchez, apôtres ! Puisse l'initiation nous sortir du borbier et, puisque la Renaissance est promise, faire se lever, avec le vingtième siècle, l'aube du nouvel âge d'or !

George MONTIÈRE.

LA THÉORIE DES TEMPÉRAMEMETS

ET LEUR PRATIQUE

CHAPITRE II

LES QUATRE ÉLÉMENTS

Pour procéder dans cet essai de synthèse de toutes les sciences d'observations qui concernent l'homme, nous pourrions partir de la première venue. Notre choix sera simplement déterminé par la commodité : des hommes, ce qui se présente le plus souvent à nous étant leur corps, nous commencerons par la physiognomonie.

Dans ce composé de relations qui s'appelle le corps humain, la tête seule suffirait à faire connaître le reste ; mais ce qui nous la fait d'abord choisir, c'est qu'elle est, en outre, la partie la plus visible de l'homme con-

temporain et la plus complexe, — en un mot la plus physiognomonique.

Ici, comme ailleurs, ce qu'il y a de plus *immuable*, ce sont les parties dures : le crâne avec le front, le nez, le menton sont remarquables à ce point de vue, comme les moins riches en chair. Mais le crâne a les cheveux et souvent la coiffure; le menton, chez les hommes, a la barbe. Pour ces raisons, le nez, ce « cap du visage », serait donc le premier point où viendraient aboutir nos observations, quand bien même nous ne saurions pas qu'il réunit en lui le crâne et la mâchoire, le couvercle et la boîte, les poussées du haut et celles du bas, et que ses formes sont en relations fixes avec celles de la poitrine, c'est-à-dire avec la partie du corps dont la forme est précisément la plus dénaturée par le costume.

Considérons-nous le nez de face ou de profil? De face, nous aurions la largeur, c'est-à-dire surtout les chairs; tandis que de profil s'indique la saillie, la forme.

*
**

En thèse générale, on peut dire que les courbes dont l'homme est composé sont rentrantes ou sortantes .

Appliquez ce principe au nez, vous avez les nez retroussés et les nez aquilins, entre lesquels se placera que vous le considérez comme une moyenne ou comme un total, le nez droit du type grec, juste équilibre ou plénitude parfaite.

Mais cette convexité, cette concavité peuvent se produire dans le haut ou dans le bas du nez; c'est-à-

dire, au point de vue anatomique, que c'est l'os, ou que c'est le cartilage qui lui fait suite, qui se relèvent en l'air ou s'inclinent vers le bas de la figure.

Voilà tout simplement d'où nous partirons.

*
**

Il faut pour distinguer les quatre tendances que nous déterminons, pour le moment, dans les formes du nez, un nom, un signe quelconque à chacune. — Qu'on me permette ici une parenthèse :

Nous avons débuté, comme je l'ai dit, par des observations très désintéressées ; puis, pour nous y reconnaître, nous avons essayé toutes sortes de systèmes. Celui qui nous a servi le plus, c'est celui des tempéraments hippocratiques. J'ai expliqué en quoi, même dans ses transformations les plus récentes, il ne pouvait remplir les conditions exigées de la classification qu'il nous fallait. Néanmoins, nous n'avons longtemps fait qu'essayer de le perfectionner et de le préciser. A la fin, nous avons dû comprendre qu'il y avait différence absolue entre les *éléments* fixes, tels que nous les avons recherchés et dégagés partout, et les *tempéraments* médicaux. Nous avons conservé ce mot *tempérament* pour exprimer la proportion particulière (*temperamentum*) où se trouvent nos quatre éléments, *dont nous admettons la coexistence dans chaque individu* : il est en effet aisé de concevoir qu'admettre un sens des éléments tels qu'ils sont par exemple indiqués plus haut pour les formes du nez, ce serait supposer le nez ramené jusque contre le front, ou renfoncé dans l'intérieur du visage, ou

lui attribuer des directions plus impossibles encore ; n'admettre que deux ou que trois des éléments donnerait des combinaisons presque aussi monstrueuses.

Cependant ces quatre tendances se trouvaient particulariser à peu près les quatre tempéraments médicaux, tels que nous étions arrivés à les transformer pour notre usage particulier..., mais non pas, tant s'en fallait-il, tels qu'ils sont usités.

Que faire ? Inventer des mots nouveaux, forcément bizarres, longs et d'un emploi, par conséquent, difficile pour des formules ? ou nous servir de signes cabalistiques, lesquels eussent donné à notre théorie un caractère étrange ? ou bien employer des lettres algébriques quelconques ? Ce dernier parti eût donné quelque sécheresse à la forme de ce résumé ; de plus, quelques caractères des vieux tempéraments étant restés dans la présente méthode, il ne nous parut pas utile d'effacer la trace du chemin suivi.

Pour parer au seul danger que puisse offrir ce choix, nous n'avons qu'à établir, une fois pour toutes, que si les lettres par nous employées évoquent le souvenir des tempéraments médicaux, ON NE DOIT CEPENDANT INSCRIRE SOUS CES INITIALES DEVENUES DES SIGNES ALGÈBRIQUES, QUE LES SEULS CARACTÈRES QUE NOUS Y RATTACHERONS, UN A UN, DANS LA SUITE.

Ceci établi, nous appelons, pour le nez : signe de l'élément L, toute concavité dans la partie supérieure, et, par conséquent, toute tendance que le nez aura à se relever dès la racine ; signe de l'élément N, toute convexité supérieure, et, par conséquent, toute ten-

dance à s'abaisser aussitôt après la racine ; signe de l'élément B, toute convexité inférieure, et par conséquent, toute tendance à s'abaisser à partir du milieu (c'est-à-dire du commencement du cartilage) ; signe de l'élément S, toute concavité inférieure, et, par conséquent, toute tendance à se relever du bas ou du bout.

On voit donc que plus d'un S (ex-Sanguin) peut être anémique, lymphatique, lymphatisé, chlorotique ; plus d'un L (ex-Lymphatique) apoplectique, par combinaison ; plus d'un N (ex-Nerveux) parfaitement calme dans ses allures, comme plus d'un B (ex-Bilieux) du présent système aussi peu *bilieux*, dans le sens vulgaire, que possible.

*
**

Si nous prenons le reste du profil, nous pourrions dans ses diverses zones, faire des observations semblables à celles qui concernent le nez.

A l'arrière du crâne, à l'avant du crâne, dans le bas de la figure, nous constaterons les correspondances suivantes : à la dépression L, du nez, une dépression pareille dans le haut de la zone ; à la saillie N, une saillie de même sorte, également un peu plus bas ; à la saillie inférieure B, une saillie proportionnelle dans la moitié inférieure de la zone ; et enfin à la dépression S, une dépression toute pareille relevant le bas comme pour le nez.

Il nous sera donc assez facile, avec les proportions d'un des quarts du profil, d'établir le reste ; nous verrons même plus loin qu'une simple formule suffit

pour faire retracer la silhouette: une silhouette *naturelle*, cela va de soi, et qui n'a pas à tenir compte des altérations apportées à la forme par des accidents, etc. Mieux même, cette formule nous servira à retrouver la proportion où se trouvent mélangés les signes que nous allons donner de ces quatre éléments dans les diverses manifestations de la personnalité.

*
*
*

L'Élément L, largeur des mâchoires, remarquable de face; largeur, par conséquent, du bassin et des membres dans leur partie supérieure. L'anatomie comparée a déjà expliqué par leur origines analogues des rapports qui unissent les parties suivantes du corps (suivre la ligne horizontale).

Ventre, bras, cuisse, partie perpendiculaire de la mâchoire inférieure.

Poitrine, avant-bras, jambe, partie horizontale.

Tête, main, pied, dents.

Auxquelles la physiognomonie de Lavater, et quelques récents chercheurs (Papus, etc.), permettent de rattacher encore les analogies suivantes :

Mâchoire.	Poignet.	Cheville.	Phalanges.
Nez.	Paume.	Plante du pied.	Phalanges.
Front.	Doigts.	Orteils.	Phalange.

Puis le haut, le milieu et l'extrémité de chacune de ces parties, de chaque os, etc. Nous avons là, à défaut de relations rigoureusement chiffrées, des rapports très remarquables et très utiles pour le physiologiste et pour l'artiste.

L'importance de l'élément L s'accuse dans le corps

par une *blancheur éblouissante de neige*, par un contact *froid et mou*. Parmi les sens, le *goût* lui doit son développement.

Dans le geste, il donne la *lenteur*. La diction en reçoit cette même lenteur, et tout ce qu'elle a de *long*, de *trainant*, de *coulant*, de *descendant*; le ton lui doit ce récitatif *intéressant*, qui chante un peu, ce narratif qui tire en longueur avec une espèce de complaisance languissante; les mots s'achèvent dans un soupir; l'intonation devient celles du rêve...

En graphologie, plus cet élément domine, plus vous rencontrez de ces *lettres molles*, négligemment tracées, paresseuses, plus larges que hautes, car l'écriture n'est que la révélation automatique du geste.

Dans le style (« le style est l'homme même »), à l'élément L, et à tout ce qui le produit sont dues les *périodes surchargées*; à lui, les *descriptions*. — Sa tendance littéraire est éminemment *didactique*. D'autant plus que, parmi les facultés intellectuelles, c'est lui qui donne la *mémoire*, la *patience*, le *naturel*, le *sang-froid*. Son vice de raisonnement est le goût des *documents inutiles*, des *circonstances oiseuses*. Sa maladie morale, l'*imbécillité*. Ses maladies physiques seront celles des tissus, les *rhumes*, etc.

Son influence sur l'Esprit est de faire *douter brumeusement*, *étudier*; calme, lent, profond, l'homme chez qui il a grande importance a des chances de trouver le *vrai* et, à la longue, de *persuader*.

L'Opinion politique est d'une indifférence utilitaire

et pratique, *realisme*. — Dans la vie, la *regularite* ; dans les habits, un moelleux un peu douillet ; s'il choisit des couleurs, il les prendra *limpides* : roses et bleus tendres.

Où se trouve cet élément, en dehors de nous ? qu'est-ce qui l'importe en nous ? Nous le voyons dans le *froid*, dans l'*hiver*, dans le *nord*, dans la *nuite*, dans la première *enfance* et dans la dernière *vieillesse* — comme aux deux bouts de l'année ; c'est cette espèce d'*hydrogénogène* qui nous fait pareils aux mornes *reptiles*.

*
*
*

L'*Élément B*, au contraire, ce serait — poétiquement, l'humide rosée des matins de printemps, telle qu'un léger vent d'ouest en couvre nos fleurs ; c'est la jeunesse, s'envolant dans l'air, pareille aux oiseaux ; ce serait, — chimiquement, comme un *azotogène*.

A cette fière courbure du nez répond un menton saillant, napoléonien, et l'œil d'aigle, plutôt presbyte. Corps musclé, poilu, aux biceps roulants comme les grands traits du visage, d'un contact solide, à peau mate dont le grain serré rappelle la pierre sculptée ou ces marbres plus blancs que polis. Front large.

Geste accentué, précis. L'écriture offre donc des *lettres courtes*, nettes, droites, bien faites, avec tous les pleins indiqués ; aux *t*, de petites barres droites. Diction parfois *un peu brève*, qui semble martelée syllabe par syllabe. Mais des respirations, des *étendues* de voix, de temps en temps, y ajoutent un je ne

sais quoi de sentencieux, pontifical, de majestueux, souvent jusqu'à l'emphase.

Caractère : raisonnement, volonté, domination. Facultés : raisonnement, raison. Style : raisonnement, récit ; préférence littéraire (naturelle et primitive, bien entendu) : *épique*, le roman (surtout analyste), l'histoire à l'ancienne. Esprit : établir, conclure ; dogmatique et autoritaire, en politique. Habitudes : plus de système que de suite. Idéalisme.

Costumes : étoffes fermes, montrant les formes ; les grandes couleurs tranchées et classiques (rouges, jaunes, bleus éclatants).

Vice de raisonnement : dans des parenthèses, ouvrir des parenthèses, à l'infini, — par cela même qu'il voudrait conclure d'une manière absolue. — Maladie morale : la manie, qui consiste à déduire d'un principe, avec une logique plus ou moins exacte, mais toujours impitoyable, même devant l'absurdité des résultats. — Maladies physiques : surtout les fièvres

*
* *

L'Element S : Corps de tons chauds, dorés, changeants ; contact chaud et solide ; largeur et saillie des pommettes. — Sens : *odorat* — Gestes : *forts*. — Ecriture : *lettres rondes*, ouvertes, légères, peu penchées, souvent peu lisibles (par rapidité). — Diction : aiguë, poussée, âpre ; ton plaintif, criard, avec des arrêts ; l'intonation de la colère. — Couleurs ou hâle. — Costumes : étoffes à reflets et combinaisons *amusantes* ; nuances vives, gaies, claires.

Maladies physiques : coups de sang, ruptures de

vaisseaux (leurs suites). — Maladies morales : folies impulsives. — Vices de raisonnement : mensonge et sophisme pour les autres et pour soi.

Style : *les actions*; tendance littéraire : théâtrale. — Esprit : affirmer d'abord ; agressif, railleur ; personnalités, force ; arguments *ad hominem*. — Facultés : vivacité, esprit, action, relation. — Opinion : démocrate. — Scepticisme.

Caractère : force, hardiesse, énergie, initiative ; « lâcheur ». — Habitudes : pratiques et s'adaptant à l'extérieur.

Analogies : Chaleur, virilité mûre, été, après-midi, le sud. — Une sorte d'*oxygénogène* (1). Ressemblances aux quadrupèdes, etc.

* * *

L'Élément N : Peau transparente, au contact lisse et fin, ressemble à certains marbres très polis ou à l'ivoire ; grosseur des yeux, front haut ; largeur de l'arrière de la tête, gestes étroits et tremblants. — Graphologie : lettres étroites, hautes, minces, anguleuses, paraphes entortillés ; barres longues et minces, hésitantes. — Diction : vibrante en dessous, tremblante, un peu grave. Prononciation parfois embarrassée. Dans le fond de la voix, ces notes, un peu gutturales,

(1) Que le lecteur sévère nous passe ces dernières analogies, que nous ne donnons pas du tout pour de proches parentés naturelles et dont la suite se prolongerait dans les tableaux quaternaires et autres du vieil Agrippa, mais qui ne sont pas en somme plus audacieuses que celles d'un Herbert Spencer. D'ailleurs la moindre attention un peu impartiale suffira pour comprendre que leur fausseté même n'infirmait en rien le reste de la théorie, à laquelle nous ne les rattachons qu'incidemment, — et dans le but bien innocent d'ouvrir une fenêtre sur d'autres points de vue.....

du « ah ! » de la *victime* dans les drames. Intonation spéciale : l'ironie. — Costumes : harmonies sombres, verts mélancoliques, bruns, noirs ; étoffes soyeuses aux aspects changeants. — Habitudes : capricieuses, c'est-à-dire suivant des évolutions compliquées d'un dessin et peu visibles au premier coup d'œil. — Cheveux longs par derrière et tombant. Sens important : l'*Ouïe*.

Maladies : frappant les sens, les nerfs ; myopie fréquente ; hallucinations, folie commune. — Vices de raisonnement : zig-zags illogiques, oubli des principales parties, désordre et recommencement perpétuel.

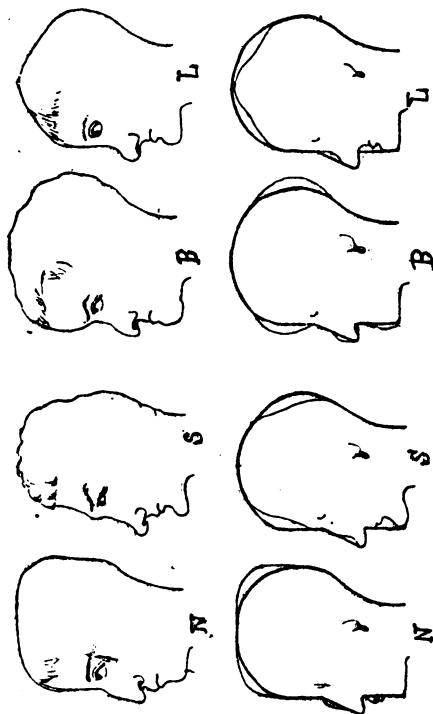
Caractère : imaginaire ; intuitions ; ces bizarreries d'une suite pourtant logique, mais inconsciente, que Goethe attribuait à un principe qu'il appelait le *démoniaque*. — Opinions : aristocratiques. — Facultés : imagination, sensibilité plus nerveuse que profonde. — Style : le *moi*, lyrisme, confidences ; tendance littéraire : lyrique. — Esprit : nier d'abord, puis enthousiasme ; mysticisme ; suggestif, fait éclore.

Analogies : Le sec automne de l'année, de la vie ou du jour ; l'Orient, le passé. — Une espèce de *carbonogène* ; quelque chose du *poisson*.

* *

Nous avons donc donné les signes d'après lesquels on peut reconnaître, au premier abord, dans le visage, dans le corps, à l'audition, au simple contact, par l'écriture, par le style, par les habitudes, etc., le rôle que joue dans chaque individu chacun de ces quatre éléments, espèces de corps tout à fait premiers et insé-

parables ; il est facile, en partant de ces données, de les développer dans les branches de l'observation humaine qu'on a le plus à sa portée ou qu'on préjuge devoir être les plus fructueuses. Il est en effet facile,



d'après les analogies que nous avons indiquées, de diagnostiquer, sur un signe révélateur de l'importance d'un de ces éléments, les autres signes par lesquelles elle doit se trahir fatalement.

Nous offrons à l'étude du lecteur quatre *caricatures schématiques* dont chacune porte, très exagérée, une des quatre tendances.

Qu'il se pénètre bien du caractère abstrait qu'a chacune d'elle, prise séparément, dans n'importe laquelle des manifestations que nous venons de parcourir, et il nous suivra sans peine parmi les phénomènes nouveaux qui vont surgir des combinaisons de plus en plus complètes à travers lesquelles nous nous avançons vers les formules précises, les cas séparés, les individus.

POLTI ET GARY.

(A suivre.)

LE CHRISTIANISME SCIENTIFIQUE (1)

§ 1. — *Histoire d'Adonis. Son culte ressemble à celui du Christ. Adonis est le Christ.*

L'histoire d'Adonis, en vogue dans toute l'antiquité, fut rapportée par de nombreux auteurs, en tête desquels Panyasis (2) s'exprime ainsi :

« L'enfant Adonis, cher à Vénus, lui fut ravi par Proserpine. Jupiter, pris comme arbitre du différend, divisa l'année en trois parties. Il en laissa une à la disposition d'Adonis, qui dut passer les deux autres

(1) Les droits de l'auteur sont réservés.

(2) Ecrivain du v^e siècle avant notre ère, oncle d'Aristote.

alternativement avec Vénus et Proserpine. Mais Adonis abandonna sa part à Vénus. Il fut tué, dans la suite, par un sanglier (1).

Tous les auteurs connaissent le sens astronomique de cette allégorie. « Proserpine est la moitié inférieure du Zodiaque, Vénus la moitié supérieure. Dans les six mois de la belle saison le printemps attribué à Adonis, et l'été consacré à Vénus, se confondent. L'hiver, qui termine l'été, est figuré par le sanglier rude, hérissé, se plaisant dans la fange (2). »

Ainsi s'explique Macrobe. Jean Lydien, auteur spécialiste, précise davantage :

« Les physiciens, dit-il, entendent par Vénus la saison printanière ou, plus exactement, le mois d'avril lorsque le soleil se trouve dans le signe du Taureau, Vénus déteste Mars, — le mois de mars, dont elle s'éloigne pour s'unir avec Adonis, — le mois de mai, pendant lequel les oiseaux ébauchent leurs nids. Adonis est tué par Mars changé en sanglier : en d'autres termes, le printemps prend fin en été. Car le chaud sanglier a de l'analogie avec la saison chaude (3). »

On disait encore que Vénus enterra son amant dans un carré de laitue et, à chaque nouveau prin-

(1) Apollodore, *Bibliothèque mythologique*, l. III; Théocrite, *Idylle*, XV; Ovide, *Métamorphoses*, l. X, vers 298 et 305; Servius Honoratus, *Commentaires sur l'Énéide*, l. V, vers 72, *Sur la Bucolique* XV, vers 18; Hygin, *Poeticon astronomicum*, fable 164; Planciades Fulgence, *Mythologicon*, l. II, fable 8; Ptolémée.

(2) Macrobe, *Saturnales*, l. I, § 21; Eusèbe, *Préparation évangélique*, l. III, ch. XI.

(3) Jean Lydien, *les Mois*, IV, 44.

temps, elle était censée le ramener du ténébreux séjour. Les plantes anaphrodisiaques signifient la fin de la saison germinative et le retour d'Adonis est celui de la sève.

Ces explications mêlées de physique ne doivent pas nous voiler le sens purement astronomique de cette fable. Adonis, porteur d'un manteau parsemé d'étoiles (1) est évidemment le compagnon de la planète Vénus, l'astre appelé à Rome Mercure. La mort du jeune Dieu désigne le temps où la planète Mercure suit le soleil sous l'équateur, sa résurrection et sa réapparition dans l'hémisphère boréal.

Partout les femmes s'engouèrent de cette religion. Elle passa d'Assyrie à Byblos, en Phénicie ; à Hiéra, en Syrie ; à Antioche, en Asie Mineure ; à Amathonte, en Chypre ; à Alexandrie, en Égypte ; à Athènes, en Grèce.

Les fêtes, nommées Adonies, duraient deux jours. Elles sont ainsi décrites par Lucien : « En mémoire de la mort d'Adonis, les habitants de Byblos célèbrent tous les ans les orgies dans lesquelles ils se frappent la poitrine, pleurent et mènent un grand deuil par tout le pays. Quand il y a eu assez de larmes et de plaintes, ils offrent des présents funèbres à Adonis pour honorer sa mort. Mais le lendemain ils racontent qu'il est ressuscité et le placent dans le ciel. Ils se rasant en outre la tête. Les femmes, si elles le préférèrent, sont mises à l'amende : elles s'offrent aux

(1) De Wite, *Lettre sur les représentations d'Adonis*, dans les *Annales de l'Institut archéologique*, année 1845.

étrangers pendant tout un jour et le prix de leurs faveurs revient, comme offrande, à Vénus (1). »

L'époque de ces fêtes coïncidait généralement avec l'équinoxe du printemps. Pendant la semaine consacrée, le sol était jonché de fleurs et de verdure sur le passage des processions.

On peut, dès à présent, remarquer de nombreuses ressemblances entre le culte d'Adonis et celui du Christ. Les pleurs à l'occasion d'une mort suivie de résurrection, l'époque et le cérémonial de la fête qui rappelle la semaine des rameaux, le caractère féminin des deux personnages (2), les noms de Seigneur (en syriaque *Adonai*, d'où Adonis, en grec *Kyrios*) et de Sauveur communs à l'un et à l'autre, aussi l'invocation sur les sarcophages, sont des analogies qui s'imposent d'abord à l'esprit. Les païens semblent s'y être trompés puisque Plutarque constate que « le dieu adoré en Judée était Adonis (3) ».

Est-ce ressemblance ou identité ? Les textes résolvent péremptoirement la question.

En effet, dans une vision à Jérusalem, Ezéchiel, « mené vers la porte du Seigneur qui regarde du côté du septentrion, voit en ce lieu des femmes pleurant Adonis (4). »

(1) Lucien, *Déesse syrienne*, 57; Plutarque, *Vie d'Alexandre : Vie de Nicias*; Théocrite, *Idylle XV*; Ammien Marcellin, *Histoires*, l. XIX, § 1.

(2) Adonis est androgyne. *Orphée*, hymne 53.

(3) Plutarque, *Symposiaques*, l. IV, question 5.

(4) Ezéchiel, ch. VIII, § 14. Le texte dit : « pleurant Thammouz ». Les Septante, la Vulgate et tous les commentateurs traduisent ce mot par Adonis. Jérôme, *Commentaires sur la Bible ; Lettre 58*; Théodoret, l. I, ch. xxvi et xxvii.

Quel est donc cet endroit, situé du côté du septentrion, où les femmes se lamentaient sur la mort d'Adonis, si ce n'est le Calvaire qu'une tradition constante place au nord-ouest de Jérusalem ?

Comprend-on maintenant la signification de ce nom « Calvaire » qui signifie « Mont des chauves », en hébreu « Golgotha ». C'était là, en effet, qu'on se tondait en souvenir d'Adonis.

En vain nous opposerait-on que les paroles d'Ezéchiel n'offrent aucune garantie pour des événements qui se sont passés six cents ans après lui.

Certes nous ne croyons pas à la seconde vue des prophètes. Nous concluons simplement que la mention n'est pas d'Ezéchiel, mais d'un rédacteur ou d'un copiste contemporain des actes.

Le fait lui-même n'est pas nié. Théodoret, commentant ce même texte, constate qu'à l'endroit désigné « les lamentations, au milieu d'orgies vénériennes, s'adressaient à un démon lascif honoré à raison de son incontinence (1) ».

Ambroise n'est pas moins affirmatif. « Le Seigneur, dit-il, souffrit la passion dans le Venerarium, ou Temple de Vénus, situé du côté de l'Aquilon (2). »

Mais voici qui est épique. Cette statue d'Adonis, placée sur le Calvaire, n'a jamais cessé d'y être. Quel audacieux, d'ailleurs, aurait, en la renversant, bravé les édits des Césars ? Jérôme, qui nous révèle l'existence du monument à l'époque d'Adrien, suppose

(1) Commentaires sur Ezéchiel.

(2) Psaume 47.

qu'il fut construit après la mort du Christ. Cet effronté mensonge se trahit de lui-même. Citons d'abord les paroles de Jérôme. « Depuis le temps d'Adrien jusqu'au règne de Constantin, pendant cent-quatre-vingts ans environ, on adorait, sur le lieu de la Résurrection, le simulacre de Jupiter et Vénus recevait un culte sur la roche même qui soutint la croix. Les payens y avaient placé sa statue en marbre. Nos persécuteurs pensaient nous ôter la croyance en la Résurrection et en la croix, s'ils souillaient les lieux saints par des idoles. Un bois consacré à Thommuz, c'est-à-dire à Adonis, ombrageait Bethléem et, dans la grotte où autrefois le Christ enfant vagissait, l'amant de Vénus était pleuré (1). »

Eusèbe refait le même récit. « La caverne du Saint-Sépulcre avait été recouverte de décombres dans lesquels on avait creusé une autre caverne dédiée au démon lascif nommé Vénus. Par l'ordre de Constantin, on creusa à une grande profondeur, jusqu'au tuf, et sur l'emplacement on éleva un oratoire (2). »

En creusant « un trou très profond » on a dû trouver le Saint-Sépulcre. Pourquoi Eusèbe ne le dit-il pas ?

Mais nous ne sommes pas au bout des contradictions. Après les travaux ordonnés par Constantin, sa mère Hélène, voyageant dans la Palestine en 326, trouva à son tour le Saint-Sépulcre ! Socrate le Scolastique nous l'apprend en ces termes : « Les infidèles

(1) Jérôme, lettre 58.

(2) Eusèbe, *Vie de Constantin*, l. III, ch. xxv et xxvi.

abhorrant le lieu où mourut le Christ, le comblèrent et y consacrèrent un temple à Vénus. Hélène ordonna la démolition de l'idole, l'enlèvement des terres; purifia entièrement la place. Elle trouva trois croix dans le sépulcre. On y découvrit aussi les tablettes sur lesquelles Pilate avait inscrit en divers idiomes que le Christ crucifié était le roi des Juifs (1). »

Hermias le Préservé, corrigeant la bévue précédente, reproduit la version d'Eusèbe, sans tenir compte de la farce des trois croix trouvées par Hélène dans le Saint-Sépulcre (2).

En résumé, le culte d'Adonis offre avec celui du Christ des ressemblances indéniables. L'identité même des deux personnages résulte des honneurs qu'ils reçurent à la même époque et au même endroit, comme nous l'apprennent Ezéchiel, Théodoret, Ambroise. Et la déclaration de ces trois auteurs conserve toute sa force probante, malgré les efforts tentés pour en atténuer la portée.

Henri LIZERAY.

Paris, le 23 octobre 1888.

ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES

Le Royaume de Dieu, par ALBERT JHOUNEY, Georges Carré, éditeur.
Prix, 4 francs.

Nous sommes véritablement à une grande et splendide époque de transformation planétaire, à une phase

(1) Socrate le Scolastique. *Histoire ecclésiastique*, l. I, ch. VII; Georges le Pêcheur, *Chronicon*, l. IV, ch. LXXX.

(2) Hermias, *Histoire ecclésiastique*, l. 2, ch. XXVI et ch. II.

d'évolution sociale où l'humanité semble sortir d'un long sommeil et marcher avec enthousiasme à la conquête de son véritable *état conscient*. Ce qui le démontre avec toute la clarté de l'évidence, c'est ce grand mouvement religieux, commencé par le Spiritisme, qui se fait sous le drapeau de la Théosophie et sous l'égide de la *Science Ésotérique*, science divine s'épanouissant tout à coup aux yeux éblouis du dormeur qui s'éveille, comme une magnifique efflorescence égrenant son chapelet de fleurs embaumées et de boutons gonflés de promesses. Ce qui le prouve, ce sont tous ces livres savants, avalanche de nourriture spirituelle, qui paraissent tous les jours sous les noms d'Eliphas Lévi, du marquis de Saint-Yves, de Stanislas de Guaita (1) de Papus, d'Alber Jhouney, et autres... Ce sont les savantes revues de l'*Initiation* et du *Lotus* dont le but est de rapprocher et de fondre ensemble la science moderne occidentale et l'antique science, mille fois séculaire, des sages de l'Orient... C'est l'*Aurore* déchirant les voiles du Symbolisme ésotérique, qui vient sortir le catholicisme romain de son sommeil en lui criant : « Lève-toi ! sors de ton engourdissement séculaire et forcé, l'heure est venue de t'échapper de ta chrysalide, de donner les clefs de ces mystères et de crier la vérité sur les toits. » Toutes ces publications inaugurent une littérature nouvelle, travaillent à l'éclosion du monde nouveau, nourrissent l'intelligence de saine lumière et remplissent l'âme de

(1) M. de Guaita va publier tout prochainement un livre de haute science ésotérique ayant pour titre : LE SERPENT DE LA GENÈSE, divisé en trois livres et dont voici le plan : LIVRE PREMIER. *Le Temple de Satan*, sera consacré à l'examen des œuvres spéciales de Satan (sens vulgaire de l'emblème mosaïque : *le Serpent*). On se bornera à résumer les faits sans chercher à en fournir une explication scientifique. LIVRE II. *La clef de la Magie noire*, fournira le sens caché du mythe de Satan. L'étude de la *Lumière astrale* (premier sens ésotérique de l'emblème) permettra de reprendre les phénomènes décrits au livre précédent et de les analyser dans leur cause et leurs effets réels, suivant les doctrines, longtemps secrètes, de la Kabbale et de l'Hermétisme occulte. LIVRE III. *Le problème du mal*, sera la synthèse de l'ouvrage et exposera le deuxième sens ésotérique de l'emblème. Principe et origine du mal. Adam-Eve. Sa chute. Mystères du Verbe. Science du Bien et du Mal. Rédemption. Réintégration. Nirvâna. Christ douloureux. Christ glorieux. À quoi se résout la question sociale au point de vue ésotérique... Tels sont quelques-uns des objets dont traitera ce livre. Ce bel ouvrage formera un fort volume in-8 avec frontispice et quatre figures magiques. G. Carré, éditeur.

force, de puissance et de foi. Et c'est dans l'Europe entière que se produit ce grand mouvement : aux Indes, *the Theosophist*, en Angleterre *Lucifer*, en Allemagne *le Sphinx*, aux Etats-Unis *the Platonist*, visent au même but. Partout éclate la révolte contre l'ignorance et l'enfantillage de la vieille société qui s'écroule et jaillit en lettres de feu la parole de notre Rédempteur : *La lettre tue, l'Esprit vivifie*. La haute *Magie*, dont le simple vocable prononcé évoquait infailliblement autrefois des idées de sorcellerie... la *Sainte Kabbale*, si décrite aussi... le *Sohar* (livre de la lumière)... tout le savant bagage de la science ésotérique enfin, reprennent avec éclat leur droit de cité ! Et l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, et l'*Apocalypse*, et tous les sphinx où venaient se briser le front des Pascal et des Newton, brisent les sceaux qui les scellaient et livrent leurs clefs. Et maintenant l'âme humaine peut reprendre son vol d'aigle et s'essorer d'un élan superbe à travers toutes les sphères de l'immensité sans bornes. Plus d'athéisme possible, et morte en même temps est la foi du charbonnier qui niait la science, sa valeur morale et sa puissance religieuse. Car la Science c'est Dieu dans l'intelligence humaine comme la Justice est Dieu dans le cœur de l'homme.

C'est du *Royaume de Dieu* que nous voulons parler cette fois. M. Jhouney est un adepte, un mage, ou un sage, comme on voudra, un de ces hommes enfin qui ont pris la vie comme on doit la prendre et qui la passent à la recherche de la sagesse et à la découverte des secrets de la nature hyperphysique et invisible. Il sait la science ésotérique et son beau livre n'est autre chose que la substance théologique et dogmatique de la sainte Kabbale condensée en moins de cent pages. Son œuvre est tout le contenu en peu de mots du *Sohar*, et le génie de l'auteur y a mis toute sa science et tout son art. *Le Royaume de Dieu* est divisé en 10 chapitres et chacun d'eux correspond à l'une des 10 séphiroth par lesquelles la théologie occulte représente les dix attributs de la Divinité. Le livre entier est d'ailleurs scindé en trois grandes divisions principales : DIEU, — VÉRITÉ, — HUMANITÉ, images de la Trinité divine ; et chacune d'elles se

subdivise elle-même en trois parties secondaires, reflets de la sainte Trinité. Le dixième chapitre, formant épilogue, porte le titre de **PROPHÉTIES** et résume les idées de l'auteur sur l'avenir de l'univers. Il comprend également trois parties : *Le Jugement de la terre*, c'est la prophétie des calamités qui vont engloutir le vieux monde dans le choc des nations qui vont se ruer les unes sur les autres ; *Le Règne du Millénium*, c'est la sérénité du règne du Messie, les douleurs anciennes s'envolent et les hommes marchent enivrés d'amour dans l'âme mouvante de l'Eternel. L'Humanité est venue au Rédempteur. *Le Jugement dernier*, c'est la création qui retourne à l'origine. Ceux qui auront souffert pour leur amour seront comme un incendie de gloire dans l'empyrée et l'enfer se refermera sur les âmes qui haïssent.

Tout l'ouvrage est d'un lyrisme savant qui arrête le lecteur charmé au souffle ardent du poète, du penseur et de l'initié. C'est d'ailleurs une complète initiation aux arcanes du **SOHAR**. Mais ce n'est point un livre à lire, c'est un livre à méditer longuement dans le silence de la solitude et le loisir de la retraite. Malheureusement l'on doit ajouter que, pour le bien comprendre, il faudrait connaître un peu déjà la sainte Kabbale (1), car ce livre est surtout pour des initiés ou des étudiants en science occulte. C'est un enseignement hiératique, rigide et sobre de la science divine, fait à l'instar des anciens livres sacrés de l'Orient. Nous allons essayer de donner une idée des théories que préconise cet enseignement.

La Kabbale reconnaît dans l'univers trois mondes ou sphères d'action distinctes : *Briah*, le monde divin des Causes ; *Jézirah*, le monde intellectuel des Pensées ; *Asiah*, le monde sensible des phénomènes. Mais au-dessus de ces trois monde en existe un quatrième, c'est *Aziluth*, le monde inaccessible de l'ineffable Divinité. Ce sont les quatre sphères successives où descend l'émana-

(1) *La Kabbale*, ou *Philosophie religieuse des Hébreux*, par Franck de l'Institut, mettra le lecteur curieux au courant de cette théologie. (Germer-Baillière, éditeur.)

tion divine. Aziluth est le plus pur et Asiah le plus grossier des cercles où arrive cette émanation de Dieu.

C'est dans la sphère d'Aziluth que sont créées les âmes. Elles y planent, innocentes, comme des nuages dans l'aube du matin.

Mais Dieu éprouve les âmes pour les rendre dignes de lui et de leur liberté. Aussi les voit-on traverser tous les mondes et tomber jusqu'au plus bas degré d'Asiah. « Les unes s'appesantissent par le péché et l'oubli de Dieu; les autres sont envoyées dans les cercles inférieurs par le Seigneur qui veut les soumettre à l'épreuve, comme au feu l'or des mines qu'on veut rendre souverainement éclatant et pur. » (*Le Royaume de Dieu*, page 36.) Toutes descendent et s'abaissent pour connaître l'ignorance, la faim, le remords, l'esclavage, le désespoir l'égoïsme et l'avilissement, la haine et la mort.

Mais quand l'Âme ainsi désemparée de Dieu et de la Raison commence à être animée de l'amour des hommes et du désir de Dieu, alors, redevenue véritablement noble, elle commence à remonter vers le Ciel. « Alors, en des épreuves sans fin, à travers des naissances innombrables, il lui est donné de reconquérir une par une ses virginités et ses magnificences jusqu'au jour où le Seigneur lui dit : Je t'ai créée, et toi, au prix d'efforts sanglants et de doutes et de crimes, tu M'as créé en toi; et maintenant tu me posséderas tout entier. »

Il faut vivre la vie humaine pour atteindre à une existence supérieure réelle. Si l'on renonce aux actes de l'Humanité, il arrive que le corps et l'intelligence s'atrophient ou que des vices hypocrites rongent la chair et la pensée. Les hommes doivent se marier car Dieu a fait naître les âmes par couples et l'*Amour absolu* unit un jour les Ames-Sœurs lorsqu'elles se sont retrouvées. Dans sa jeunesse on doit chercher la sœur de son âme, et si l'on est digne que Dieu vous exauce, on la rencontre. Mais il est rare que les deux âmes nées de la même extase de Dieu descendent en même temps sur la Terre. Souvent l'une souffre dans un monde et l'autre dans un autre.

Sur la Terre, l'Amour a surtout pour fin la conservation de la race humaine. C'est par la naissance des enfants

que se réincarnent les Ames tombées dans le royaume des ténèbres.

« C'est par la naissance des enfants que descendent dans le monde ceux qu'ont fait tomber des éthers sublimes une épreuve nécessaire qu'ils viennent subir, ou l'appesantissement du péché ! Ainsi, non seulement la naissance perpétue la race humaine et maintient la femme plus forte que la mort, mais elle est la voie de l'ascension à l'Humanité des Esprits élémentaires, et de la descente à l'Humanité des Esprits celestes.

« Tout homme a donc le devoir de se marier pour avoir des Enfants, à moins qu'il ne soit Initié. Car l'Initié, par les miracles invisibles et les prières, fait remonter directement de l'Enfer au Ciel et descendre directement du Ciel à l'Enfer les Ames qui subissent leur évolution sans passer par la Terre.

« Tu te marieras donc même si tu ne trouves pas l'Amé sœur, car ton devoir est de rendre aux Esprits qui veulent venir dans ce monde ce que t'ont fait tes parents quand tu voulais venir dans ce monde.

« Tu chercheras une femme telle que si tu ne l'aimes pas d'Amour absolu, du moins tu l'aimeras d'un amour qui en soit la promesse et te prépare à le mériter. »

J'aurai donné à mes lecteurs une idée suffisante du livre en copiant ici le chapitre ci-dessous dans son intégrité :

Mystère de la Volonté de Dieu.

1. Voici : Aux derniers jours, l'homme descendra au fond de la matière, dans les cavernes de la destinée et remontera au plus haut de la Justice dans les abîmes de l'intelligence.

2. Il descendra au fond de la destinée, et il apprendra pourquoi il est né de la femme et pourquoi il doit renaître de la mort.

3. Et pourquoi Dieu l'enferme dans la matrice, et l'enferme dans la tombe.

4. Dieu dira : j'ai voulu ta perfection et ta divinité plutôt que ton bonheur, car le bonheur sans noblesse est un avilissement, et tant que la perfection n'est pas atteinte, la noblesse est interdite.

5. La perfection qui n'est pas donnée à l'âme par l'âme est inférieure : Je t'ai créé libre.

6. Après ta naissance dans les cieux, je t'ai éprouvé.

7. Je t'avais créé libre au point que tu pouvais renoncer sinon au principe indestructible, du moins à l'action de ta liberté, si libre que tu pouvais te voir esclave.

8. Tu t'es livré au mal, tenté de le connaître et ne comprenant pas encore qu'on ne le connaît pas tant qu'on le fait.

9. Car pour le faire il faut l'aimer, et pour l'aimer, en ignorer l'intime néant.

10. Alors tu es tombé dans la matière, et tu dois y parcourir le cycle de la révolution des âmes et recommencer tes existences successives tant que tu ne feras pas le Bien par toi-même.

11. Tu es tombé jusqu'à ce que tu sois malheureux, impuissant, ignorant. Il faut que tu reconquies le bonheur, la royauté, la science.

12. Mais si tu reconquies le bonheur sans charité, la royauté sans dévouement, la science sans prière, je te les enlève, et je te repousse dans l'esclavage et la bestialité.

13. Et je te fais mourir et revivre, âme et corps, œuvres et pensées, des millions et des millions de fois jusqu'à ce que tu aimes Dieu et les hommes d'un amour désintéressé, héroïque.

Tu vois qu'il est insensé de chercher dans la mort volontaire un refuge contre l'âpreté du devoir, le désespoir et le remords, puisque le suicide ne mène qu'à une autre existence et plus amère qu'elle n'aurait été sans lui, car il rend plus cruelle, comme tout crime, l'incarnation future de celui qui le commet.

14. Je ne te reçois en moi que lorsque tu m'es devenu semblable, lorsque tu es juste et martyr par toi.

15. Ton choix est un effet de ma grâce, en ceci qu'en te créant j'ai créé le principe de tous tes actes. Mais ton choix, même isolé, est ton œuvre, ton œuvre à toi seul.

16. Quand tu as préféré la vertu, alors ma grâce te vient en aide, mais la préférence initiale je ne puis l'avoir pour toi, il faut que tu l'aies.

17. Tout ce que je te rends de vérité et de gloire, tu l'as autrefois possédé dans le Paradis, mais tu ne le possédais que par moi, et tu le recouvres par tes mérites.

18. Les erreurs des hommes, les malédictions contre la douleur et la destinée viennent du peu d'estime qu'ils ont de leur âme et de leur peu de courage à lutter contre la nature pour s'en affranchir et la dompter.

19. S'ils osaient se croire assez nobles pour se vouloir parfaits et se faire tels, ma Shéhinah descendrait sur eux, ils me verraient sans mourir.

20. Je ne protège pleinement que ceux qui ont commencé à m'aimer et à vivre saintement sans mon secours.

— « On le voit, c'est un véritable monument de *Kabbale Chrétienne* que nous donne aujourd'hui le jeune et savant adepte, dit Stanislas de Guaita dans la *Jeune France*. Le *Zohar* a épousé l'*Évangile*; l'esprit a fécondé l'âme, et des œuvres immortelles ont été les fruits de cette union. La Kabbale, devenue catholique à l'école de Saint-Jean, le maître des maîtres, incarne dans une forme métaphysique admirable l'*Esprit* absolu de science, de justice et d'amour, qui *vivifie* intérieurement la *lettre morte* de toutes les orthodoxies.

« C'est ce même Esprit qui, soufflant à grands courants sous le dôme de tous les sanctuaires prêts à s'écrouler, agite et soulève les voiles disparates derrière lesquels survit et palpète encore la Vérité une et invariable, dépôt vivant et traditionnel de l'éternel Ésétorisme.

« L'Inde antique est le centre fécond d'où rayonna sur le monde entier la lumière scientifique: les Trismégestes d'Égypte relevaient, comme prêtres et comme enseignants, du souverain pontife de la Paradésa; et c'est dans la science égyptienne, emportée de Mitzraïm par Moïse, lors de l'exode des Benê-Israël, qu'il faut voir la source de cette tradition sacrée qui se transmet chez les Juifs de générations en générations, par voie orale, jusqu'aux disciples de Siméon-ben-Jochai, — lesquels écrivirent sous la dictée de ce maître, vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne, le grand *Livre de la Lumière* (*Zohar*).

« Salut donc à la vieille mère de la science occulte, à cette Inde vénérable qui, après avoir donné de si grands enseignements au monde entier, semble loin d'avoir dit son dernier mot! Salut à ces mahatmas du Thibet, qui conservent encore le dépôt sacré de l'ésotérisme hindou, au sommet de ces mêmes montagnes où siègeait, il y a huit mille ans, le souverain Pontife du culte universel. Qu'il soit permis à un enfant de l'Occident, humble héritier des traditions judéo-chrétiennes, d'adresser, du fond de la Varaha celtique, un fraternel et lointain hommage aux adeptes de l'Himalaya. Il ne manquera pas d'y joindre ses félicitations et ses vœux à l'adresse de cette vaillante *Société de Théosophie*, qui répand sur les deux mondes, avec l'ombre de ses rameaux croissants, des doctrines de vérité, de justice et de paix.

« Sans doute, — et le Kabbaliste qui trace ces lignes n'a garde de s'en défendre, — la forme judaïque de l'Ésotérisme chrétien lui tient à cœur comme à tous les frères de son cercle. Il pense même qu'elle est plus conforme que toute autre au génie des races occidentales: il ne s'en est jamais caché.

« Ce qui ne l'empêche point de voir dans les adeptes hindous des frères étrangers, ou, si l'on veut, des coreligionnaires qui parlent une autre langue que lui. Aussi ne peut-il que répéter ici ce qu'il écrivait en 1886: « Dans les sanctuaires de l'Iran, de l'Hellade et de l'Étrurie, aussi bien que chez les Egyptiens et les Hébreux, la même synthèse a revêtu diverses formes; et les symbolismes en apparence les plus contradictoires traduisent pour l'Élu la Vérité toujours une, dans la langue invariable au fond des mythes et des emblèmes. »

(Stanislas de Guaita.)

L'espace nous manque pour en dire plus long, mais nous ne doutons pas que le *Royaume de Dieu* ne soit cordialement accueilli de nos lecteurs qui nous sauront gré, sans doute, d'avoir appelé leur attention sur une œuvre à tous égards si instructive et si remarquable.

* * *

M. ALBER JHONEY vient de publier un second ouvrage, c'est un recueil de poèmes religieux esotériques. Il a pour titre : *Les Lys noirs*.

RENÉ CAILLIÉ.

ex-directeur de l'*Anti-Matérialiste* et de
la *Revue des Hautes-Études*.

TRADITIONS SECRÈTES

OU KABBALE DES BOHÉMIENS

Toute lumière intellectuelle comme
toute lumière physique vient d'Orient,
et c'est aussi d'Orient que je viens avec
elle.

(NARAD le Bohémien.)

Les Bohémiens ont conservé intactes, au milieu de leurs pérégrinations, des traditions fort intéressantes et très peu connues.

Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant quelques extraits de cette kabbale. Ils remarqueront la singulière analogie qui existe entre ces traditions, que les Bohémiens prétendent originaires du *Thibet*, et les révélations toutes contemporaines de la *Société Théosophique*.

La place nous manque malheureusement pour donner tous les extraits que nous possédons et nous devons nous borner à publier les plus importants.

ORIGINE DE LA SCIENCE

Tous ces peuples primitifs avaient leur *Archa* ou arche, qu'ils attribuaient à *Xisuthrus* et dont le sanc-

taire était à *Arguri*, et c'est sur eux que les Grecs ont copié leur *Argo* qu'ils attribuent à Jason ; c'est parce que cet *Argo*, expression du dôme de la voûte du ciel, venait avec eux du *Thibet*, voûte et dôme de la terre, que les Hébreux, qui l'attribuèrent à *Noé* et l'ont emporté avec eux des monts de l'Arménie, lui donnent le nom de *Thabeth-nah* ; mais, nous le verrons, cette arche de Xisuthrus n'est autre chose que le symbole et l'emblème des mesures abstraites du temps, dont le monde est le vaisseau, calculées par l'esprit thibétain d'après les arcs zodiacaux de la triple lumière (Xisuthrus), sidérale, lunaire et solaire de l'univers.

SUR LA RELIGION

Quand, remontant au principe de l'Esprit, au Vase de la Science et le rencontrant au Thibet, j'ose te dire : Tu connaîtras ce Thabet-Nah des Hébreux, cet *arche de Noé*, car je t'en montrerai la lumière et l'ombre, la franchise et le mensonge, la nudité et le voile, la vérité et la sagesse ; quand, fort des charmes de ma parole, je te promets de délier à tes yeux ce nœud des siècles, fruit de l'intelligence et de l'imagination des hommes ; quand je prends sur moi de te démontrer comment, l'intelligence ayant vu la VÉRITÉ et fait la Science, l'imagination trouva la SAGESSE et inventa la Religion. Enfin je veux te convaincre que la religion est la saie de l'esprit, la sagesse de la Science, c'est-à-dire le voile de la Vérité, le nuage du ciel, l'ombre de la lumière, l'abstraction du fait, l'allégorie de l'histoire ; tu le vois, je n'en doute pas, je le sais, l'histoire m'en a prévenu d'avance, et, depuis

longtemps, tout fait nouveau, toute vérité nouvellement ré-écloce, toute lumière renaissante, trouve les orgueilleux pour incroyables, les gens de routine pour persécuteurs et les sots pour plaisants.

(NARAD *le Bohémien.*)

SUR ADAM

Tu auras compris comment tout *homme* est ADAM à l'orient de sa vie, à sa naissance, et ISA-AK à son couchant, à sa mort; car ADAM, soleil d'Orient, est l'emblème de la naissance de JÉSUS ou de la lumière, et ISA-AK *œil d'Isa* ou de la lune, soleil d'Occident, est l'emblème de son couchant et de sa mort; tu auras compris comment le PEUPLE, seul toujours debout, toujours au-dessus de l'horizon, est toujours à son midi comme le *dominateur* indien Is-WARA, comme le grand soleil Is-RA-EL, et pourquoi, chef-d'œuvre de la nature et sa tablette la plus parlante, il est dit que sa voix est la voix de Dieu.

SUR JÉSUS ET MARIE

Tu comprendras alors comment OAN ou *Iohan* OANNÈS ou *Iohannès*, JEAN, l'esprit divin de toute la Syrie, devait être le précurseur de JÉSUS, la *lumière*, comme l'ESPRIT est la matrice de l'INTELLIGENCE, la *lune* celle du *soleil*, la *femme* celle de l'*homme*, le *cercle* celle du *triangle*.

Tu comprendras alors comment, dans toutes les langues, *m+r* sur tous les tons, *Mara* ou *Maria*, *Mèru* ou *Meros*, *Miriam* ou *Marie*, étant à la fois la *grand lymphe* de l'air et des eaux, le *ciel* ou la *mer*

qui le reflète, tout JEAN, tout JÉSUS dut avoir MARIE pour MÈRE.

SUR LE MOT SATAN

Maintenant si je te dis S - A - T (*sat*) est aux Indes l'un des trois noms de Dieu ; il est l'*assez*, la *suffisance* de soi-même, le SAT latin, et son emblème est le TRIANGLE, tu me croiras, car des trois lettres qui le composent :

S représente l'*isa* ou *sitha* indienne, l'*iseth* ou *sethos* égyptienne, le *thésée* pélage, l'*isis* grecque, le *seth* hébreu, et tous : LA LUNE, qui est SAM ou SEM, SÉMÉLÉE ou SIMILIS, *sem-blable* au soleil.

A représente l'*adé* ou *adon* indien, *hahad* syrien *adonis* grec, *adonai* hébreu, et tous : ADAM, *soleil levant*, père d'ABEL le *jour*, emblème de JÉSUS, la *lumière*, qui, à son midi, est HAM, car il est le grand *Mah*, et son *nom* n'est que l'antiphrase de sa *grandeur*.

T représente le *point*, *ta* ou *tau*, le plateau *tab* ou *tav*, la ligne *tal* ou *tel*, le lit *tulé*, le point sombre *Dhama*, plaine (*Damas*) de l'humanité *Demos*, le haut point *thibet* ou *thobut*, la table *tabor* ou *tabula*, et tous : le jardin d'*Adon* ou d'*Eden*, la terre du soleil, surface ou plaine, table ou plateau, couche ou lit du genre humain.

Si maintenant je te dis encore N, aspiré ou non sur toutes les voix : (*kan, han, an*) ou (*ken, hen, en*) est l'espace, le ciel, matrice de l'*Esprit*, l'*ÊTRE*, et le cercle est son emblème, tu me croiras, car il est l'*année* dont le fruit est l'*anneau*, le cercle ; car il est pour les Latins HÆNUS-*Jupiter*, *ciel du jour* ; HEMIO-

CHA-Junon, ciel de la nuit ; car il est l'*Enoch* de Colchide, l'*Enoch* des Hébreux, *hénochia* des Indes, *ken-an* ou *kain-archi* des Grecs, c'est-à-dire le *Principe*, le premier inventeur des choses ; car il a donné son nom à tous les ENEK ou IANAKA, ANAK ou ANAX, INACHUS ou ANAKIN des Indes, de Tartarie, de Cappadoce, de Grèce et du Kana-an ; car il est grand *Mah*, et il a fait le grand esprit *ani-mah* des Latins que vous appelez l'*âme*, l'ANANTA indien, l'ETERNEL.

Quand donc je te dirai : mets le Δ dans le O, unis le SAT au HAN, lis, et que tu auras prononcé SAT-AN, tu ne pourras plus croire que ce soit là le mauvais esprit, puisqu'il est cet esprit qui seul se *suffit* à soi-même et que cet esprit seul est DIEU.

SUR L'ORIGINE DU CHRISTIANISME

Les *théosophes de l'Inde* propagent dans la Syrie, l'Égypte, la Judée, la Grèce, la sagesse, la science, la fable et la vérité de la doctrine indienne ; d'un côté, le mépris des richesses et des puissances, l'alliance des pauvres et des faibles, la communion des opprimés et des déshérités, l'association des ignorants et des esclaves ; de l'autre, la réforme astronomique, la nouvelle ère qu'elle enfante, la nouvelle société qui doit en naître ; quelque temps encore, et César et Auguste ne seront plus Dieu, et l'*Apo-Stole* se sera substitué à l'*Apo-Théose*, car voici : « Tibère a tué la religion, le prêtre a égorgé la vertu, le serment a poigné la foi publique, le juge s'est fait bourreau de la justice, l'armée a tué la gloire, et les pourceaux, vautrés dans

la fange des orgies, ont éclaboussé le soleil de Pharsale et d'Actium. »

Voici sortir de leurs tombeaux les *Esseni*, race éternelle, toujours morte et toujours vivante, et voici naître au milieu d'eux, faible comme un enfant et beau comme Jason, sincère comme Esope et bon comme Socrate, naïf comme le peuple et pauvre comme un prolétaire, *cette divine lumière du Soleil*, qui, chaque année, au 25 décembre, promet de sauver le monde, mais qui, depuis des siècles, n'a fait qu'en perpétuer la misère et l'esclavage..

SUR LA MYTHOLOGIE GRECQUE

Analyse du mythe de Thésée.

Le dieu *Put*, dieu de la pensée, de la supputation et du calcul, l'intelligence suprême, *Pit-Theus* ou *Bub-dha*, avait divisé le ciel en trois zones, comme le triangle divise le cercle en trois arcs. Les zones du ciel, devenues les *zènes* ou divinités de la terre, étaient celles des astres, de la lune et du soleil, auxquelles président, suivant les lieux et les langues, Brahma, Siwa, Vis'nu, Jupiter, Pluton, Jovis, et c'est ainsi que, ayant fondé la trinité du monde, il avait fondé Tré-Zène et lui avait donné pour armoiries le trident igné qui fait la pile de ses monnaies.

Il y régnait comme la réalité dans le temps, comme la lumière dans l'espace, qu'Athènes était encore sans dieux comme sans rois, et que le bouc ou chevreau, Egée, constellation du mois d'août, y régnait seul.

Egée n'avait point d'enfant, et il était désireux d'en

avoir. Sur les conseils de Pit-theus, il commerce avec sa fille Lusidice Ethra, la lune de l'Ether, comme avait fait Clytemnestre avec Egysthe, et neuf mois après Ethra mit au monde un fils qu'elle appela Thésée, mais qui n'en porta le nom qu'à son arrivée à Athènes.

Celui-ci aspire, sinon à surpasser, du moins à égaler Hercule. Il y mit d'autant moins de présomption que, tous deux de même nature, *Heros* ou *Soreh*, ils sont petits-cousins, comme peuvent l'être entre eux le soleil du lion et celui de la chèvre. Quoi qu'il en soit, un cousin vaut un cousin, et, pour le prouver, Thésée prend l'épée de son père et, comme le Sun chinois, le Rama indien, le Samson hébraïque, court le monde, la terre, pour le purger des injustices et des iniquités des tyrans et établir la justice et l'égalité parmi les hommes; le ciel, pour le purger des iniquités et des injustices du solstice, et établir la justice du temps, l'égalité des jours et l'équité des nuits, l'équinoxe.

En effet, Thésée, antilogie d'*Iseth* ou de *Sitha* et de *Thasi* ou d'*Ithas*, lune d'Égypte, des Indes et de Thessalie, est le soleil du mois d'août, premier mois du tropique du Capricorne, et qui, au 24 décembre, devient la thèse de Jason, comme ce jour-là Thasile est la thèse de Jésus, qu'elle enfante et met au jour avec la lumière qui grandit ou renaît le lendemain 25. C'est parce que Thésée doit amener à Athènes la vierge de septembre qu'on ne l'y fait arriver, y prendre son nom et y reconnaître son père, qu'au huitième mois, le 15 août, époque où il assume à lui

cette Tri-gone, cette céleste vierge tenant en main la balance du temps.

L'époque étant venue de satisfaire au tribut de sept garçons et de sept filles, imposé par Minos, Thésée, pour éviter ce sacrifice de sept jours et de sept nuits, qui font au temps une perte d'une semaine, se décide à accompagner les victimes, à périr avec elles ou à les sauver. Il sera enfermé dans le labyrinthe et la proie du Mino-taure, ou il s'emparera du labyrinthe et tuera le taureau de Minos. Plein de cette pensée, il s'embarque sur la *Théorie*, vaisseau à trente rames, comme le mois, vaisseau du temps à trente jours; il prend avec lui Thoas, Soloon, Eunéos, comme Jésus prendra avec lui Pierre, Jacques et Jean, comme en tout temps l'astronome prend à témoin la lune, le soleil et le monde. Pour pilote à la proue, il choisit les sept étoiles du pôle, *Pharétos*, type à la fois du carquois de Diane et du char d'Apollon, et appelé aussi Nan-sitha, vaisseau de la lune. Pour guide à la poupe, il a préféré la brillante étoile compagne de Méni, Phéax ou *Méné-Sthée*, qui est Vénus; il lève l'ancre, et, après une heureuse navigation, il arrive en Crète. Là, suivant le fil d'Ari-Adne, voie ou route que suit ordinairement la lune autour de la terre, il tue le taureau du solstice, s'empare du labyrinthe et délivre les victimes qui y étaient enfermées.

C'est ainsi que, vainqueur du taureau de Minos, qui voudrait deux fois l'an dévorer en trois jours les sept jours et les sept nuits, que la vache lunaire, Io ou Isis, rumine alors en silence, Thésée retourne à Athènes, affirmant à qui veut l'entendre que ce Mino-

taure qu'il a vaincu à l'aide des sept jours et des sept nuits des trois quartiers de la lune, n'est autre que le Gôtama des Indes, l'Apis d'Égypte, dont le veau d'or qu'adoraient les Juifs est la copie, et dont *Numitor*, taureau de Numa, est la fable italique.

Aussi depuis ce temps ne croit-on plus que ce taureau de Minos soit né de ses amours avec *Pasiphaé*, mais chacun pense que, comme tout *Epaphus*, ou veau, il est naturellement né d'une Epaphisa ou génisse. Depuis ce temps, Minos, tant respecté des Epo-péens ou auteurs de la parole, est devenu l'objet des sarcasmes des poètes.

Quoi qu'il en soit, arrivé à Athènes avec le chevreau d'août dont il est né, parti en Crète avec le premier croissant de la lune, Thésée y arrive après trois fois sept temps de jour et sept temps de nuit, ne la quitte qu'après avoir dompté la puissance du solstice d'été, établi l'équinoxe d'automne, et rentre à Athènes le 7 de posséidon, comme qui dirait le 7 décembre. C'est pourquoi, le chevreau d'août ayant disparu dans les vapeurs du temps, Egée expire à la vue de la voile sombre et noire dont son fils a gréé son vaisseau.

De retour à Athènes et Egée étant mort, Thésée, à l'instar de Moïse en Judée, de Sethos en Égypte et de Sun en Chine, divise l'Attique en douze dèmes ou peuplades, et la centralise comme il a centralisé l'année, divisée en douze mois; comme eux il établit un gouvernement sans roi, laissant au peuple seul la souveraineté; il partage le peuple en trois classes: les nobles, les laboureurs et les artisans, et croit ainsi établi leur égalité, parce qu'il a balancé l'une par l'autre.

la force du soldat par la ruse du prêtre, la force et la ruse de ceux-ci par le nombre des laboureurs et des artisans ; mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'est abusé. Jusque-là, il fonda en l'honneur de *Soloon*, qui, comme Ionas, s'est jeté à la mer, la ville de *Putho*, ou de la science indienne de puter et de supputer le temps, dont la *Pythie* est l'oracle et le serpent *Python* le symbole.

SUR LES SEPT ROIS DE ROME

Numa est le ciel étoilé, le bois de Némée, où la lune Égérie, louve égarée de Brahma, erre comme erre dans le désert Agar, servante d'Abraham.

Ancus Martius est ce premier croissant de la lune de Mars qui, tombé de Colchide ou de la Troade en Italie, sert naturellement de modèle aux onze *anciles*, pleines lunes ou boucliers qui, mesurant l'année (*sal*), font le salut des hommes et ont donné lieu à l'institution des douze prêtres *saliens*.

Tullus Hostilius est l'hostilité terrestre des hommes entre eux, exprimée par la légende des Horaces et des Curiaces.

Servus Tullius est le servage terrestre des faibles sous les forts, des Albains sous les Romains.

Tarquin l'Ancien est l'ancien *tarah* ou *torah*, l'ancienne loi, la loi primitive venue d'Orient par les Pelasges indo-tartares, la science modeste qui fait vœu d'élever un temple à Jovis sur le Capitole, comme David sur le Moria.

Tarquin le Superbe est le nouveau *tarah* ou *torah*, la nouvelle loi, la loi secondaire venue de

Grèce et d'Égypte; la science magnifique qui accomplit le vœu de son père, comme Salomon celui de David.

SUR LE SANSKRIT

En vain GRÉGOIRE dit le Grand a-t-il fait brûler dans toute la chrétienté les livres de *Cicéron*, de *Tite-Live* et de *Tacite*; en vain, enfin, l'INQUISITION a-t-elle éclairé ses abominables folies d'AUTO-DA-FÉ sans nombre, et l'Eglise de ROME s'est-elle efforcée d'anéantir par sa propagande les livres indiens qui pourraient trahir son origine et dévoiler toute imposture.

La Vérité n'était pas que dans les livres, et les missionnaires de la Propagande eussent-ils réussi à faire disparaître les livres des doctrines indiennes, que la Vérité n'en serait pas moins écrite dans l'univers par les grands caractères de l'Éternel, par ses soleils et ses planètes, ses eaux et ses astres, ses monts et ses pics, ses rochers et ses écueils, ses lacs et ses mers, ses glaciers et ses fleuves, et jusque par les monuments des hommes et par leur voix, qui a tout nommé dans une langue dont le SAMSKRITA est la fille ou la mère, et dont la mienne est le passe-partout.

*
* *

Dans un des prochains numéros de *l'Initiation*, nous finirons la publication de ces extraits, s'ils semblent intéressants à nos lecteurs.

PAPUS.



PARTIE LITTÉRAIRE

HISTOIRES INCROYABLES

A BRULER

(Suite.)

Si ceci était destiné au public, je devrais m'abstenir; car je serais taxé de mensonge et peut-être de folie comme le redoutait mon père, alors qu'il reculait devant l'aveu de la vérité... anti-scientifique.

A moi seul je dis ceci : J'avais à peine deux ans que, dans le sommeil le plus profond, je savais que ma mère s'éveillait et pensait à moi. Sur cet avis de l'invisible, je m'éveillais moi-même et j'attendais. Écoutant de toutes mes oreilles, je n'entendais aucun bruit. Puis peu à peu je percevais le son d'un soupir, d'un bâillement comprimé; elle se levait pieds nus et venait auprès de mon berceau. J'entr'ouvrais les yeux, pas assez pour qu'elle ne me crût éveillé, et elle me semblait enveloppée d'une buée brillante.

Elle m'embrassait et je me rendormais profondément.

Plus tard, et avant qu'elle fût visiblement atteinte

du mal — j'emploie les mots consacrés — qui la devait tuer, j'avais ressenti l'impression que voici :

J'étais assis à quelques pas d'elle, jouant. Elle me regardait d'un regard aimant : alors sur mon front, dans mes cheveux, j'avais la sensation d'un souffle très doux, d'une caresse éthérée, et pourtant matérielle. Je ne m'en étonnais pas, ne sachant pas encore que je dusse m'en étonner.

Je sentais l'impression de ses bras avant qu'ils m'eussent entouré, le baiser de ses lèvres avant qu'elles eussent touché mon front.

D'autres fois, alors que depuis quelque temps je ne m'étais pas approché d'elle, je sentais soudain un effleurement léger, comme si quelqu'un. m'eût touché à l'épaule pour solliciter mon attention : puis une aimantation m'attirait vers elle, j'allais l'embrasser et elle non plus ne semblait pas étonnée. Elle m'avait désiré et j'avais obéi. Rien de plus.

Pourquoi s'étonner ? Ma mère m'avait porté ; elle m'avait nourri de son lait. Le plus naturel de tous les liens nous unissait. Que cette union fût d'un degré supérieur, je ne le nie pas. Il est des instruments dont les tonalités s'harmonisent exceptionnellement. Mais c'était pour moi surtout qu'était vraie cette parole : « L'enfant est une plante sans cesse arrosée de maternité. »

Si j'étais malade, ma mère m'enveloppait d'elle-même — non pas au figuré — mais dans la positive expression du mot. Son amour émanait d'elle pour s'épandre autour de moi, comme une vapeur tiède.

Si je me cognais à quelque meuble, je courais à elle

pour qu'elle baisât la place meurtrie. Et la douleur disparaissait ; si j'avais mal aux dents, elle passait son doigt sur mes gencives, et le mal cessait. Magie maternelle dont on voit les effets tous les jours et qui passent inaperçus ! Qui en écrira le rituel ?

En vérité, alors même que j'étais sevré, ma mère continua à me nourrir de sa substance. Je crois — et ceci n'est pas une offense à la mémoire de mon père — que ma mère ne comprit du mariage que les joies de la maternité ; elle avait une nature expansive qui cadrait mal avec le calme équilibré de mon père, l'homme raisonnable par excellence, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle et trop ami pour être amant. Elle avait l'imagination vive et me contait le soir des récits qu'elle composait elle-même et qui me montraient des régions ensoleillées d'une exquise lumière. Je me rappelle que je lui demandais tantôt le conte gris-perle, tantôt le conte mauve, tantôt le conte d'or. Les énonciations de couleurs résumaient pour moi l'émotion spéciale que m'apportait chacun de ses récits. Mon père restait grave en les écoutant : il ne lui plaisait guère qu'on me troublât ainsi l'esprit. Le féérique un peu gros des Chats bottés, des Ogres ou des Peaux d'âne lui paraissait moins dangereux pour l'imagination que ces vagues et paradisiaques évocations. Ma mère le comprit et se tut. Mais ce qu'elle ne me disait plus tout haut, je l'écoutais encore dans son regard, dans la caresse de ses mains, dans le rythme de son pied battant le tapis.

J'étais faible, nerveux, irritable. Mon père me raisonnait, s'efforçait de me corriger de mes défauts par

l'éducation quotidienne ; il me faisait prendre du fer, des toniques. Il était grand partisan de la gymnastique. Ma mère, elle, combattait ma faiblesse en m'infusant sa force, calmait mes nerfs en les détendant sous son souffle, brisait mes colères dans le rayonnement de son exquise placidité.

Je sais — je suis convaincu — que je n'ai vécu que par ma mère : et je sais aussi que c'est de moi qu'elle est morte. Dans son élan perpétuel de maternité, elle s'est dépensée, donnée tout entière... je sais, dis-je, car j'ai vu...

Oui — et nul au monde n'a entendu cette parole sortir de mes lèvres — j'ai vu, dans les jours, dans les nuits où ma mère en crise était immobile — j'ai vu sa forme s'approcher de moi, j'ai senti sa vie me pénétrer, sa vitalité s'adjoindre à la mienne. Et c'est de cet effort incessant pour se verser en moi — par une sublime et adorable endosmose — qu'elle s'est épuisée, qu'elle s'est tarie, qu'elle s'est drainée, qu'elle est morte.

J'ai dit que la conduite de mon père fut angélique. Aucune expression ne peut mieux qualifier la bonté, la patience, la maternité dont à son tour il fit preuve, pendant le long alanguissement de ma mère : Certes il aurait donné sa vie pour elle, s'il avait su comment. Il y eut dans cette raison sage de terribles combats que je devine maintenant. Car j'ai su depuis qu'il était allé en secret consulter des spécialistes qui n'étaient rien moins que médecins, mais qui hélas ! n'étant pas moins ignorants, alarmaient, par le fatras mystique de leurs déclamations, son bon sens de

bourgeois voltairien. J'ai trouvé chez lui un amas de livres qu'il a dû cent fois relire et étudier. Mais il était doué avant tout de cet esprit bien français qui réclame la netteté, la clarté, qui veut comprendre et n'agir qu'à bon escient ; car, quoiqu'on en ait, la raison française est éminemment mathématique ; il lui faut la déduction que rien n'interrompt, le fil que rien ne noue ni ne brise.

S'il eût compris ce qui se passait en ma mère — comme je le comprends, moi, qui vais mourir peut être de haine comme elle est morte d'amour — il l'eût sauvée sans doute. Mais qui le lui eût expliqué ? Entre les ignares officiels et les mystiques charlatans, il donna la préférence aux premiers et n'eut pas tort, en somme.

J'avais douze ans quand ma mère mourut.

Je fis alors une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle mon père me soigna avec un dévouement qui ne se démentit pas une seule minute.

J'ai dit que je me souvenais des impressions de ma jeunesse. Il en est une que je n'ai pas oubliée — que je ne pouvais pas oublier — et que je vais analyser dans toute sa rigueur de vérité.

Ah ! comme on rirait, si on savait cela !...

Les médecins diagnostiquaient en moi un épuisement complet, une anémie parvenue à son dernier période, compliqués de gastralgie, névralgie, etc. Ma faiblesse était telle que j'étais toujours étendu soit sur mon lit soit dans une chaise longue. J'avais des bourdonnements aux oreilles, des troubles visuels, puis un infini besoin d'immobilité. Le moindre mouve-

ment était pour moi une souffrance et développait en tout mon être des crispations qui se traduisaient par de véritables accès de fureur.

En somme, c'était une maladie normale, classée, et dont on prévoyait à court délai la terminaison naturelle.

Hérédité maternelle, disaient les bonzes graves.

Une nuit, mon état de faiblesse avait pris des proportions telles que mon père vint s'installer auprès de mon lit.

Je le voyais comme à travers un voile, et pourtant je me souviens qu'il pleurait. En réalité, je me sentais mourir, c'est-à-dire que de tout mon être quelque chose s'en allait, que je ne cherchais pas même à retenir. Bien que mon cœur battit à peine, je sentais le choc lourd de chacune de ses pulsations par lesquelles il s'efforçait de lancer encore dans la circulation l'oxygène régénérateur.

Tout à coup mon père, pris d'une sorte de frénésie, se leva, se pencha vers moi, et me cria, d'une voix qui retentit à travers mon organisme comme un coup de clairon :

— Mais je ne veux pas que tu meure ! Je t'en prie, mon petit, mon cher petit enfant, fais un effort... réagis... aie la volonté de vivre...

Et soudain je compris ce mot de volonté : il se passa en moi quelque chose d'instantané et de formidable à la fois. Je ne fis pas un mouvement, je ne me raidis point dans un effort visible ; mais je sentis que dans mon cerveau se concentrait une énergie d'une énorme intensité... je voulus...

Et je vécus !

Cette fois, je vécus par mon père qui, dans une exclamation inconsciente, m'avait appris la volonté. Chez lui, ce cri avait été l'instinctive expression d'une sorte d'appel au miracle, et ce miracle s'était accompli, d'éveiller en moi une notion encore ignorée, de me contraindre à une centralisation de force, à la détente d'un ressort qui changea le plan de mon être vital, modification d'équilibre qui s'exerça à mon bénéfice. J'étais sauvé !

Mais je puis dire aussi que j'étais perdu : car j'avais, selon l'expression biblique, cueilli l'arbre de Science qui est la Volonté.

Et c'est la Volonté qui peut-être me tuera tout à l'heure.

IV

Dès que je fus rétabli, mon père, ne voulant pas m'exposer aux périls hygiéniques de l'internat, me fit suivre les cours d'un lycée. Le soir, un répétiteur — un de ses clients — consentit à me donner des leçons.

J'étais bien doué : j'avais l'imagination de ma mère, sa curiosité des choses de l'intelligence. En même temps, par un équilibre atavique assez remarquable, je possédais l'esprit d'ordre de mon père. Mon professeur appelait cela la faculté sériaire, et en vérité, l'expression était juste. Qu'il s'agît d'un travail littéraire ou d'une opération mathématique, il fallait toujours que je procédasse systématiquement, avec méthode, commençant toujours l'édifice par la base et superpo-

sant symétriquement les matériaux. A toute énonciation je répondais par une question, puis par une autre, jusqu'à ce que je me sentisse appuyé sur un fond solide. Alors seulement je permettais à l'imagination, à l'invention même d'entrer en scène.

De plus, je conservais au plus profond de moi-même cette notion de Volonté à laquelle je savais devoir la vie. Par un instinct singulier chez un jeune homme, encore presque un enfant, je ne le gaspillais pas. Au contraire, je l'emmagasinais, je l'économisais pour, le moment venu, la projeter tout entière, avec une impulsion irrésistible vers le but visé.

Je donnai à mon père, par mes succès universitaires, les seules joies qu'il ait éprouvées depuis la mort de ma mère.

En seconde, je remportai au concours général un premier prix de version latine.

Là encore ma volonté était intervenue dans des conditions intéressantes. Le texte donné était de Tacite. Je l'avais traduit pour ainsi dire au courant de la plume, à l'exception d'un membre de phrase de quatre mots, très obscur et par sa concision et par l'allusion qu'il contenait à un fait historique peu connu.

Je ne m'en préoccupai pas autrement, et je pensai à autre chose, écrivant des vers ou bien maniant à satiété les stupéfiantes combinaisons qui se peuvent tirer d'une simple table de Pythagore. Tout à coup, on donna le premier signal, indiquant qu'il ne reste plus qu'un quart d'heure pour la remise de la copie. Je me mis aussitôt à recopier mon brouillon de ma

plus belle main, quand je m'aperçus que les quatre mots en question restaient toujours inexpliqués.

On donna le second signal : plus que cinq minutes.

Alors je compris que, sans être complétée, ma version n'était bonne qu'à être jetée au panier. Il y eut en moi comme un choc électrique : puis instantanément, je ne me sentis plus vivre que par un point, l'attention profonde — aiguë plutôt — qui se portait sur la phrase de Tacite. En même temps — j'en eus la conscience complète — une impulsion de tout mon être concentra ma force vitale sur l'énigme, et les mots translétés jaillirent sous ma plume, sans que je me rendisse compte de leur correction. Je remis ma copie sans la relire.

JULES LERMINA.

(A suivre.)

CONTRE LES RÉALITÉS TRISTES

TÉLÉGRAMMES! *Un vol de corbeaux vient s'abattre
Sur les villes de France et sur les champs en fleurs.
Faudra-t-il désertier encore une fois l'âtre,
Et jouer au soldat dans l'arène des pleurs ?
Sombre nuit du moment, sans aucun soupçon d'astre!
Morne attente du lendemain,
Où l'on verra peut-être un immense désastre
Joncher de nouveau le chemin !*

*Pitié! c'est grand pitié, de voir les fils des hommes
 Se courir sus avec de terribles abois,
 Cueillir de pauvres gars comme on cueille des pommes,
 Et trancher des destins comme l'on fend du bois!
 Mauvaise et noire époque, hélas! où nous naquîmes,
 Destinés, deux fois en vingt ans,
 A voir crouler, au fond d'impériaux abîmes,
 Ce qui nous est dû de printemps!*

*Que pouvons-nous pourtant parmi les politiques,
 Les boursiers impudents et les froids bookmakers,
 Enfants du songe, avec nos élans poétiques,
 Et les sanglots profonds qui sourdent de nos cœurs?
 Les prendre et les huer! c'est besogne à l'eau claire,
 Contre Hérode et contre Attila!
 Non! détournons nos bras, impuissants de colère,
 Vers le triomphant Au-Delà!*

*Lorsque, dans sa cellule effroyablement nue,
 Le Tasse, prisonnier d'un duc vindicatif,
 Voyait l'aube du jour descendre de la nue,
 Et le baiser aux yeux, comme un ami furtif,
 L'âme se réveillait sous la sombre paupière
 Du héros, chantre des héros,
 Et, farouche, il allait, ô lucarne de pierre,
 Coller son front à tes barreaux.*

*Il voyait frissonner les ténèbres inertes,
 Et l'orient blanchir, dans la brume, là-bas;
 Il laissait vers le bleu s'enfuir, ailes ouvertes,
 Ses pensers, fiers oiseaux qu'on n'emprisonne pas;*

*Dans l'infini béant, au fin fond de l'Espace,
Ses regards flottaient, éblouis,
Cherchant le souvenir et la lointaine trace
De ses rêves évanouis.*

*Mais jamais cet esprit, amoureux de l'aurore,
S'élançant au-dessus de son corps enchaîné,
Pour planer dans l'azur fluide qui se dore
Des premières lueurs d'un printemps nouveau-né,
Jamais, quand le soleil brillait comme une fête,
Cet insensé, plein de raison,
De son pan de ciel bleu ne détournait la tête
Pour voir les murs de sa prison.*

*Puisque, sur les sentiers où le genre humain passe,
Pour aller à son but, plus lointain chaque jour,
Les précurseurs divins n'ont point laissé de trace,
Afin que nous suivions leurs pas à notre tour ;
Puisque ce songe : Droit, et ce rêve : Justice,
Ont vu périr leurs défenseurs,
Et qu'il faut qu'à jamais le Vrai s'anéantisse
Sous la botte des oppresseurs ;*

*Puisqu'en nous comparant, ô petits que nous sommes,
A la mâle hauteur des géants, nos aïeux,
En face du Réel des choses et des hommes,
Nous sentons malgré nous, des larmes dans nos yeux,
Avant que le flot, noir de fange, nous submerge,
Sur la colline il faut monter ;
Dans l'idéal, farouche et bonne forêt vierge,
Chœurs funèbres, allons chanter,*

*C'est là notre refuge et notre Thébaïde,
 En ces jours de malheur, où le Sort ennemi,
 Prenant nos cœurs pour des tonneaux de Danaïde,
 Y verse tout le fiel que les dieux ont vomé !
 Fuyons vers le couvent ou vers la tour d'ivoire,
 Noyer dans l'azur notre deuil ;
 Et créer des concerts vibrants pour notre Gloire,
 Momifiée en son cercueil.*

*Nos cœurs y deviendront plus fiers et plus stoïques
 A battre côte à côte avec le souvenir :
 Nous pourrons marier aux antans héroïques
 Les lointains irisés du nuage avenir.
 Qu'importe la chanson ? des psaumes, des blasphèmes,
 Pleur céleste ou rire infernal ;
 Mais nous ferons couler la largeur des Poèmes
 Sur la Réalité du Mal.*

EMILE GOUDEAU.

BULLETINS

Exposé du mouvement dans ses diverses branches pendant les derniers mois (1).

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HERMÈS a reçu notification,

(1) Toute L. . . , toute Société théosophique, magnétique, philosophique, spirite, etc., peut nous envoyer un court résumé de ses travaux (10 à 20 lignes), mensuellement ; toutes les communications importantes seront insérées dans les Bulletins.

La Direction.

le 15 octobre 1888, de l'approbation de ses statuts par le Président en Conseil de la Société Mère.

L'organisation de la branche est donc terminée et l'extrait de ses statuts sera bientôt à la disposition des personnes qui les demanderont. Son siège social a été établi 122, boulevard Saint-Germain, à Paris. Plusieurs nouvelles branches de la Société Théosophique d'Adyar seront sous peu, paraît-il, fondées en France, surtout en province.

Le 29 octobre a eu lieu la première réunion générale des membres de la Société théosophique Hermès. Ces études ont porté, *en théorie*, sur la discussion par les membres présents, de la *Constitution de l'Homme*, d'après la Science Occulte et en *pratique* sur d'intéressantes expériences d'extase somnambulique. Une séance publique avec conférences et expériences sera donnée bientôt par la Société. (S'adresser pour les demandes de places au siège social, 122, boulevard St-Germain, Paris.)

Le 1^{er} volume de l'important ouvrage de M^{me} Blavatsky, *la Doctrine secrète*, vient d'être envoyé aux souscripteurs. Nous en reparlerons sous peu.

PRINCIPALES REVUES THÉOSOPHIQUES FRANÇAISES

Le Lotus. — Revue théosophique des hautes études sous l'inspiration de M^{me} H. P. BLAVATSKY. — Mensuel. (22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris). — Abonnement : 12 fr.

L'Aurore. — Sous la direction de LADY CAITHNESS, duchesse de Pomar, présidente de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident. — Mensuel. (58, rue Saint-André-des-Arts). — Abonnement : 15 fr.

PRINCIPALES REVUES THÉOSOPHIQUES ÉTRANGÈRES

Le Lucifer. — Dirigé par M^{me} BLAVATSKY et MABEL COLLINS. — (Texte anglais). — Mensuel. — Londres. — Redway, éditeur.

The Theosophist. — La plus ancienne et la plus importante des Revues théosophiques. (Texte anglais). —

Adyar (Madras). Indes Anglaises. — Abonnement : 25 francs.

Le Sphinx, à Leipsig (Allemagne). (Texte allemand.)
— Directeur HÜBBE SCHLEIDEN.

MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

PRINCIPALES REVUES PHILOSOPHIQUES

La Religion Laïque. 3, rue Mercœur (Nantes). — Abonnement : 3 francs par an.

SOMMAIRE

1. Les preuves de la personnalité divine, *Ch. Fauvety*. —
2. Principes de solidarité universelle, *O. B.* — 3. Comment on prie, *P. Verdad*. — 4. L'amour, *V. Gérard*. —
5. Réponse à M. Rohan, *L. Heutte*. — 6. *D.-N. Tarrou*. — 7. Un nouveau parti, *F. Courtépée*. — 8. Les hiérophantes, *Fabre des Essarts*. — 9. La force et l'idée, *Achille Poincelot*. — 10. Association protestante pour l'étude des questions sociales, *P. V.* — 11. Le magnétisme contemporain, *O. B.* — 12. Nouvelles. —
13. Nécrologie, *O. B.*

* *

Philosophie générale des étudiants Swédenborgiens libres. — Trimestrielle. — M. Lecomte, à Noisy-le-Sec. — Abonnement : 4 francs.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE

L'Aurore de la Vie (suite), par *Lecomte*. — A travers la Biologie (Etudes à suivre), par *L. Lecocq*. — Etudes sur les Manifestations de l'âme (suite), par *Allar*. — Petite Revue, par les *Etudiants Sw.*

* *

Le Devoir. Journal des Réformes sociales, à Guise (Aisne). — Abonnement : 10 francs.

SOMMAIRE

Une Évolution. — L'homme supérieur. — Le congrès des Trade's-Unions. — Faits politiques et sociaux. — Une boulangerie municipale. — Ce que coûtent les grèves. — Histoire d'une Société coopérative de boulangerie. — Le travail en Amérique. — Avant la chute. — Chronique. — Bibliographie. — Nouvelles du Familistère. — Avatar. — État civil du Familistère. — Avis.

Les Sciences mystérieuses, 17, rue des Fabriques (Bruxelles).

Le Magicien. Directrice M^e Louis Mond, 14, rue Terme (Lyon).

PETIT BULLETIN FRANC-MAÇONNIQUE

Le mouvement maç. pendant ce dernier mois a été particulièrement actif. Le retour de vacances de la plupart des membres des L. et les travaux commencés dans les at. ainsi que les nombreuses initiations faites un peu partout font présager d'excellents résultats pour l'année qui commence. Les *morceaux d'architecture* portent principalement sur les questions politiques particulièrement passionnantes, vu l'approche des élections et les dangers apparents de la situation.

REVUES MAÇONNIQUES

Voici la liste des Revues s'occupant spécialement de la question :

La Chaîne d'Union. — Journal de la Maçonnerie universelle, dirigé par le F. HUBERT. — (Recommandé). — Bureau, 6, rue du Pont-de-Lodi (Paris). — Abonnement : 12 francs.

Bulletin Maçonnique de la Grande Loge symbolique Ecosaisse. — Paris, rue Monge, 29. — France : un an : 6 fr. ; six mois : 3 fr. — Union postale : 7 fr., 3 fr. 50. — Septembre 1888. — Partie officielle : Grande Loge symbolique : Procès-verbal de la séance du 9 août 1888. — Partie non officielle : Le Convent du Grand-Orient. — Déclaration du groupe d'action des Francs-Maçons socialistes. — Le Cléricalisme en France, *E. Salva*. — Bulletin de l'étranger, *Pierre Malvezin*. — La fête des Morts : Recherches historiques, *E. Salva*. — Variétés : La paix de l'Europe, sonnet, *Aug. Devanlay*.

La Truelle, Revue de la F. . M. . Un. — Paris, passage Saulnier, 17. — France et Monde : 12 fr. — Un numéro 1 fr. 50. — Ces dernières années. — Chroniques : maçonnique, politique, théâtrale et artistique. — Études : La Domination prussienne : *René Mélinette*. — La séparation de l'Eglise et de l'Etat : *H. Bougeron*. — Batterie de deuil à la mémoire du citoyen Godin : *Pierrotet*. — La Vérité : *Docteur Chailloux*. — Création possible d'une caisse de prévoyance maçonnique : *Léon Meras*. — L'homme dans la société : *Baugé*.

Le Monde Maçonnique, 32, rue Perronnet (Neuilly). — Abonnement : 12 francs par an.

Bulletin hebdomadaire des travaux de la Maçonnerie de la France, 11, rue Cadet. — Abonnement : 2 fr. 70.

Bulletin du Grand Orient de France, 16, rue Cadet. — Abonnement : 5 francs.

PETIT BULLETIN MAGNÉTIQUE

Nous parlerons, dans le prochain numéro, des belles expériences de ZAMORA au *Figaro* et au *Petit Journal*.

* *

Le professeur H. Durville rouvrira son cours pratique de Magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique, le jeudi 22 novembre, à la *Société Magné-*

tique de France, 23, rue Saint-Merri. Se faire inscrire d'avance.

* * *

INSTITUT MAGNÉTOLOGIQUE DE PARIS

L'Institut magnétologique de Paris a réouvert ses portes au public le vendredi 28 septembre dernier, dans les magnifiques salons Richesfeu, au Palais-Royal, au milieu d'une grande affluence de monde, sous la présidence de M. Louis Auffinger, son président-fondateur et ancien secrétaire de feu le célèbre baron du Potet. Le succès a été complet. — Ces séances, où des expériences de magnétisme et de somnambulisme sont mensuellement présentées, se continueront régulièrement le dernier vendredi de chaque mois, à huit heures et demie du soir, pendant tout l'hiver.

PRINCIPALES REVUES MAGNÉTIQUES

Journal du Magnétisme, Directeur : H. DURVILLE, 23, rue St-Merri, Paris.

Le Magnétisme, revue générale par DONATO.

La Chaîne Magnétique, directeur : L. AUFFINGER, 15, rue du Four-St-Germain, Paris.

SOMMAIRE

Magnétisme historique, théorique et pratique ; thérapeutique magnétique ; somnambulisme expérimental et lucide, physiologie, psychologie, cours, conférences, bibliographie, jurisprudence, biographie, nécrologie, communications et nouvelles diverses, actualité, variétés, etc.

PRINCIPALES SOCIÉTÉS MAGNÉTIQUES

Société magnétique de France, 23, rue St-Merri, Paris. Séance d'étude tous les samedis, excepté le dernier samedi de chaque mois. Les séances ne sont pas publiques. On peut obtenir une invitation, en demandant au siège social.

Institut Magnétologique de Paris. Séances expérimentales le dernier vendredi de chaque mois, 167, Galerie de Valois (Paris).

Cercle électro-magnétique de Paris, 20, rue de Grammont.

D^r FOVEAU DE COURMELLES.

PETIT BULLETIN SPIRITUALISTE

Annonçons à nos lecteurs pour un de nos prochains numéros un travail de G. Delanne, le savant auteur de *Spiritisme devant la Science*. M. Delanne exposera l'état actuel du Spiritisme théoriquement et expérimentalement. Nul doute que son étude n'obtienne un vif succès auprès de nos lecteurs.

PRINCIPALES REVUES SPIRITES

La Revue Spirite, journal d'études psychologiques (bi-mensuel), 5, rue des Petits-Champs. — Abonnement : 10 francs.

Le Spiritisme (bi-mensuel), 39, passage Choiseul. — Abonnement : 5 francs.

La Lumière. — Directrice M^{me} LUCY GRANGE, 35, boulevard Montmorency (Paris-Auteuil). — Abonnement : 6 francs.

La Vie posthume, 27, rue Thiers (Marseille). — Abonnement : 6 francs.

CORRESPONDANCE

LE POUVOIR DE GUÉRIR

A l'éditeur du « *Light* »

Monsieur,

Puis-je vous adresser quelques mots, concernant le pouvoir de guérir, dont s'est occupée M^{me} Boole ? J'ai

acquis une longue expérience des malades, et pendant ces dernières années spécialement, j'ai développé la faculté d'adoucir la souffrance.

Il ne me semble pas que la force vitale ait jamais besoin d'être épargnée, et que personne doive se retenir de la répandre. Nous avons à tirer tout de Dieu, pourvu que nous ne fassions qu'un avec lui ; il n'y a aucun danger d'épuiser une telle source, quel que soit le nombre de ceux qui viennent y puiser ; on peut donc faire beaucoup.

Dès lors il me semble que le problème n'est pas de savoir comment on restreindra sa force, mais comment on en éliminera tout le dangereux élément volontaire et personnel. Je me suis occupé de ce sujet sous différents aspects, et je me hasarde à donner quelques renseignements espérant qu'ils pourront être utiles.

Il y a une classe de personnes qui régulièrement se sentent vidées de leur force par le contact de leurs semblables, et souffrent grandement d'épuisement, si elles sont forcés de rester dans la société des autres un certain nombre d'heures chaque jour. J'ai trouvé par expérience que cette lassitude disparaît en proportion de l'abandon désintéressé que l'on fait de sa force. C'est là une haute vérité spirituelle confirmant l'injonction que donne le Christ de présenter l'autre joue.

Quand un sensitif se trouve dans la compagnie même d'un vampire, s'il veut faire l'entier abandon de lui-même pour le servir, il découvrira à son grand étonnement, qu'au lieu de l'aggravation d'épuisement à laquelle il s'attendait, c'est une vie nouvelle qui l'envahit, une vie qui coule d'une source intarissable. Il peut abandonner de sa force à un millier de personnes, et par le fait de ce désintéressement il deviendra plus fort. Il n'y a pas plus à craindre de nous épuiser en donnant notre force vitale, que d'épuiser l'air frais d'une prairie sans fin. Dieu est tout-puissant, et nous sommes une portion de lui-même ; quand nous arrivons à vivre dans la connaissance de ce fait, nous n'aurons plus à craindre de dénûment d'aucune sorte, et nous ne craignons pas non plus de répandre au dehors la vie que nous recevons, de peur de nuire à nos trop faibles semblables.

Il n'y a qu'une chose que nous devons craindre, à ce qu'il me semble, c'est que par les obstacles qu'on a eus soi-même, le courant soit empêché ou que sa pure sérénité soit troublée.

Quand chaque atome de l'organisme d'un guérisseur s'abandonne au désintéressement comme si c'était l'organisme du Christ lui-même, alors une flamme vient s'élaner de Dieu dans l'homme avec une telle puissance, que la maladie disparaît devant elle comme une vapeur devant le soleil de midi, et cela sans aucune secousse anormale ; le plus faible ou le plus répugnant malade peut être aussi guéri instantanément, sans éprouver aucun effet pénible.

Dès lors ce qui me semble être le problème, ce n'est pas la manière de restreindre la force vitale, soit dans les rapports ordinaires d'homme à homme, soit dans ceux de guérisseur à malade, mais la manière d'apprendre à faire l'abandon de sa force dans une telle abnégation de soi-même, que nous devenions le propre canal de Dieu.

Ce n'est pas là un problème facile en vérité. Quand un être humain entreprend la tâche de renverser les barrières qui enferment son moi, il trouve qu'il s'est engagé dans un effort prodigieux ; néanmoins c'est un effort qui doit être fait tôt ou tard par chaque homme ou femme, parce qu'au jour de la perfection, il sera aussi impossible à un être individuel d'exister à l'écart de l'humanité universelle, qu'à un atome de chair d'exister en dehors de l'organisme dont il est une portion. Des manifestations anormales de toute sorte sont dues à cet isolement de la personnalité, qui entrave et paralyse encore chaque être humain ; et le suprême remède pour les maux au milieu desquels l'humanité se débat, c'est la délivrance de cet état de stagnation où languit toute vie loin des rayons d'en haut.

Théoriquement la plupart d'entre nous admettent le fait ; mais la grande difficulté est de mettre la théorie en pratique dans les petits détails de la vie de chaque jour. Dans le cas dont il s'agit, par exemple, ce n'est pas une chose facile de sentir dans chaque atome de son être, la ferme volonté d'abandonner la totalité de sa force pour

sauver un malade ; cependant la plus petite parcelle de cette bonne volonté, autant que je puis en juger par ma propre expérience, suffit pour produire un courant de vie, à la fois puissant et entièrement pur et serein ; tout effort de cette nature ouvre notre propre organisme comme une soie qui conduit de Dieu à un côté quelconque de l'humanité.

J'ai réalisé cette vérité durant la dangereuse maladie de mon mari ; je cherchais cette union avec Dieu aussi loin que je pouvais l'atteindre, en même temps que je mettais mon magnétisme au service du malade ; mais ici j'ai été douloureusement convaincue que si j'eusse réalisé un instrument plus parfait, mon mari n'eut pas eu à souffrir un jour, tandis qu'il a souffert des semaines.

ROSAMOND OLIPHANT.

(Traduit du « *Light* » du 13 octobre 1888)

La simple application du précepte contenu dans cette lettre pourrait tenir lieu de toute science ; par ce seul moyen le dernier des hommes parviendrait, dans le cours d'une seule vie, au plus haut degré d'*Initiation*.

(N. d. trad.)

BIBLIOGRAPHIE

LE BULLETIN DES SOMMAIRES

Nous avons sous les yeux le premier numéro d'une publication très originale, que vient de créer notre confrère, M. Limousin. Elle s'appelle le *Bulletin des Sommaires*, et contient, ainsi que l'indique son titre, les sommaires des journaux et revues scientifiques, littéraires et artistiques, etc., qui paraissent chaque semaine, chaque quinzaine, chaque mois ou plus rarement.

Le nombre est très grand de ces publications où sont traités avec développement, les sujets que la presse quotidienne ne peut qu'effleurer. La difficulté pour elles consiste à se faire connaître des lecteurs spéciaux qu'elles intéressent, et le meilleur moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici, consiste dans la publicité des sommaires partout où l'on peut l'obtenir.

Le *Bulletin des Sommaires*, et c'est là un second côté original, sera adressé *gratuitement* aux membres des sociétés scientifiques, littéraires, artistiques des pays de langue française, et à toutes les personnes d'un pays quelconque qui en feront la demande. Les frais de la publication sont supportés par les journaux et revues appelés à réaliser le bénéfice matériel de l'entreprise. M. Limousin les associe en fait et attribue à chacun sa quote-part.

Le *Bulletin des Sommaires* sera très utile aux personnes qui désirent se tenir au courant des choses de l'esprit, de l'art et de la science dans une branche quelconque. Elles auront ainsi une indication de tout ce qui est publié dans la semaine écoulée. Et il s'en traite des questions à Paris, dans les départements et l'étranger ! Dans le premier numéro, nous voyons figurer à la catégorie des publications littéraires, la *Revue des deux Mondes* et le *Décadent* ; à l'économie politique et sociale : l'académique *Journal des Economistes*, la *Revue Socialiste* et le *Moniteur des Syndicats ouvriers*.

La collection du *Bulletin des Sommaires* sera, plus tard, un précieux auxiliaire pour les travailleurs et les chercheurs ; d'autant plus qu'une table systématique, par matières et par auteurs, permettra d'aller droit aux renseignements désirés. Il sera en outre curieux, dans dix ans, quinze ans, vingt ans, de constater la première apparition des écrivains, artistes et savants qui seront devenus célèbres.

Nos lecteurs qui voudraient se faire inscrire au service gratuit du *Bulletin des Sommaires* n'ont qu'à adresser une lettre ou une carte postale à M. Limousin, 44, rue Beaunier, Paris.

LA PRESSE

Remercions nos confrères le *XIX^e Siècle*, le *Rappel*, la *Justice*, l'*Intransigeant*, la *Lanterne*, la *Presse*, le *Don Quichote*, le *Panama*, l'*Avenir Algérien*, l'*Indépendant Luxembourgeois* qui ont bien voulu signaler notre naissance et nous souhaiter la bienvenue.

Nous devons particulièrement citer le *Mot d'Ordre* qui a consacré toute une chronique à notre premier numéro.

LES SUGGESTIONS HYPNOTIQUES

CRIMINELLES

*Expériences de M. Liégeois, de la Faculté de Nancy,
et de M. Bernheim*

On n'a pas oublié l'émotion que produisirent, il y a quelques années, même dans le gros public peu au courant des questions scientifiques, les expériences de médecins et de savants, démontrant, d'une façon irréfutable, qu'un sujet hypnotisable ne manquait jamais d'exécuter à son réveil les actes qui lui avaient été suggérés pendant le sommeil magnétique.

On avait pressenti les conséquences funestes que pourrait avoir la découverte de ce phénomène magnétique, et un certain nombre de journaux avaient blâmé les médecins qui l'avaient divulgué.

On s'était dit avec raison que si un sujet hypnotisable exécutait dans un laboratoire ou dans un amphithéâtre tous les actes qu'on lui suggérait, à titre d'expérience, il pourrait tout aussi bien, s'il tombait en de certaines mains, commettre un véritable crime, dont la justice lui demanderait compte et dont pourtant il serait entièrement innocent.

Dans de telles conditions, on avouera que le métier

d'assassin deviendrait vraiment fort agréable, puisqu'on pourrait l'exercer ou plutôt le faire exercer sans courir le moindre risque.

L'assassin aurait les bénéfices de l'acte et un innocent en supporterait les conséquences.

M. Jules Liégeois, professeur à la Faculté de Nancy, se rendant compte de la gravité de l'imprudence commise en divulguant cette dangereuse découverte, a voulu réparer le mal dans la mesure du possible, et il s'est livré à de nombreuses expériences dans le but de rechercher les moyens de découvrir l'auteur d'une suggestion criminelle.

Disons tout de suite, avant de les décrire, que les expériences de M. Liégeois ont eu tout le succès qu'il en attendait.

DEVANT LE TRIBUNAL

Supposons, avec M. Liégeois, qu'un vol ou un meurtre ait été commis. Le voleur ou l'assassin est arrêté. L'avocat chargé de le défendre soutient que l'acte incriminé n'est que le résultat d'une suggestion. Une expertise est ordonnée. Les experts constatent sans peine que l'accusé est hypnotisable au point que l'on peut lui faire des suggestions criminelles irrésistibles. Mais leur rôle ne doit pas s'arrêter là ; il leur faut maintenant démontrer qu'il y a eu réellement suggestion dans le cas considéré, et il faut trouver l'auteur de la suggestion.

De prime abord, il semble que ce soit facile, car en plongeant le prévenu dans l'état de somnambulisme, on renouera en lui la chaîne du souvenir, et il donnera le nom du coupable. A la réflexion, on voit qu'il pourrait bien ne pas en être ainsi. L'auteur de la suggestion peut posséder une connaissance approfondie des ressources que lui offre l'hypnotisme pour s'assurer l'impunité. Pourquoi n'aurait-il pas suggéré à celui qu'il a choisi pour instrument docile de ses convoitises ou de sa vengeance d'oublier jusqu'à son nom, de jurer au besoin qu'il n'y a eu aucune suggestion et qu'il a bien agi dans toute la plénitude de sa volonté ?

La difficulté que l'amnésie (1) ainsi suggérée opposerait à la recherche et à la punition du coupable serait très grave et susciterait de grands embarras aux magistrats chargés de la justice criminelle. M. Liégeois nous rassure en indiquant un moyen de parvenir à faire dénoncer par le prévenu lui-même le véritable auteur du crime, alors même que ce dernier lui aurait suggéré de perdre toute mémoire des faits accomplis.

M^{me} M..., très hypnotisable, est endormie. M. Liégeois lui suggère d'avoir à tuer à son réveil, d'un coup de revolver, M. O..., qui a tenu sur son compte des propos offensants. Elle devra ne pas oublier que M. Liégeois n'est absolument pour rien dans l'acte accompli, qu'elle n'a été sous l'influence de qui que ce soit, et qu'elle a obéi à un mouvement de colère spontanée.

M^{me} M..., est réveillée. Un revolver se trouvait sur la table à sa portée ; elle aperçoit M. O... D'un mouvement brusque, elle saisit l'arme, vise M. O..., et le tue, ou du moins croit le tuer.

M. Liégeois prie M. le docteur Liébault de rendormir le sujet, de jouer le rôle d'expert et de l'interroger. M^{me} M... ne manque pas de s'accuser elle-même, elle nie toute suggestion, suivant l'ordre reçu. La preuve est faite, il est donc parfaitement exact qu'un criminel aurait pu se mettre à l'abri de tout soupçon. Mais voici qui va permettre de déjouer ses calculs.

M. Liébault, sur l'instigation de M. Liégeois, fait successivement les suggestions suivantes : 1° quand vous verrez entrer l'auteur, quel qu'il soit, de la suggestion, — s'il y a eu suggestion, — vous ne pourrez vous empêcher de dormir deux minutes ; 2° après quoi, vous le regarderez fixement et vous ne détacherez vos yeux des siens que lorsque je dirai : « Assez ! » 3° vous vous placerez devant lui et vous essayerez, en élargissant votre jupe, de le cacher aux yeux des assistants.

Le sujet fut réveillé et, quelques minutes après, M. Liégeois entra dans la pièce où se trouvaient une douzaine de personnes. Aussitôt M^{me} M... s'endormit, se réveilla après deux minutes, fixa M. Liégeois d'un

(1) *Amnésie* perte de la mémoire par suite de paralysie partielle des lobes cérébraux.

œil étrange et le suivit pas à pas. M. Liégeois passa dans une autre pièce, M^{me} M.... l'y suivit ; il s'assit ; M^{me} M.... étala sa robe comme pour le cacher. Pendant tout ce temps, le sujet est anesthésique ; on lui plante des épingles sur la nuque, sur les joues, on lui place sous les narines un flacon d'ammoniaque, il ne sent rien. Rendue à son état normal, M^{me} M.... a tout oublié.

M. LE DOCTEUR BERNHEIM

Le professeur Bernheim a fait, de son côté, les mêmes expériences sur un soldat malade et récemment revenu du Tonkin. Il l'a obligé, par suggestion, à voler une pièce de 5 francs et à ne pas avouer qu'on l'avait endormi.

- Pourquoi avez-vous volé ?
- C'est une idée comme une autre qui m'est venue.
- Est-ce que vous aviez déjà volé ?
- Non, jamais.
- On vous a suggéré cette idée ?
- Nullement.
- Jureriez-vous que ce n'est personne ?
- Je le jure.

Mais alors on hypnotise de nouveau le soldat, et on lui dit : « Quand vous verrez celui qui vous a suggéré de voler, vous irez à lui et vous ajouterez : « Je suis content de vous voir ; chantez-moi la *Marseillaise* ! » Et tout se réalisa de point en point. On l'endormit encore, et on lui demanda de nouveau de révéler celui qui lui avait dit de voler. « Mais personne, encore une fois, ne m'a dit de voler ; je le jure ! » On continua : « Quand vous verrez celui qui vous a ordonné de voler, vous lui direz : « Monsieur, je vous reconnais bien ; c'est vous qui m'avez ordonné de voler. » Et, en effet, réveillé, il alla droit à M. Bernheim et répéta la phrase suggérée.

RÉSULTATS OBTENUS

Sans insister sur les détails, il paraît résulter de ces expériences que le sujet est susceptible d'avouer la vérité, pourvu qu'il ne s'agisse pas de la recommandation

expresse et spéciale qui lui aura été faite en certains termes. Il ne dénoncera pas directement, mais indirectement. Aussi en ce qui concerne M^{me} M.... on lui avait ordonné de ne pas nommer le coupable, elle ne l'a pas nommé; mais on ne lui avait pas recommandé de ne pas le regarder, et elle le regarde. On inspirerait, par exemple, au sujet l'idée de se rendre chez le criminel pour le protéger, de le couvrir de son corps, ou bien de le prévenir des soupçons qui s'élèvent contre lui, etc., il obéira sans se douter qu'il enfreint indirectement les ordres reçus et qu'il désigne ainsi nettement le coupable.

On a devant soi un être inconscient, un innocent duquel on tirera avec un peu d'habileté le nom qu'il s'agit de découvrir.

Dans ces conditions, il ne pourrait y avoir aucune sécurité pour ceux qui auraient l'idée de recourir à la suggestion pour faire accomplir un crime par un sujet hypnotisable. L'hypnotisé trahira toujours d'une façon ou d'une autre le véritable coupable. Telle est, en résumé, la conclusion à laquelle est conduit M. Liégeois et qui fera tomber les alarmes que l'on aurait pu conserver sur le danger des suggestions criminelles. Comme presque toujours, à côté du mal se trouve le remède.

(La Lanterne du 30 août 1888.)

AVIS DIVERS

On trouve du « *pain de Graham* » ou : « *Whole meal* », 33, avenue de l'Opéra.

Plusieurs de nos abonnés nous demandent l'adresse d'une voyante sérieuse. La chose est assez difficile à trouver dans ce monde des sujets toujours prêts à trom-

per, inconsciemment, le consultant. Aussi, pour rendre service à nos demandeurs sans risquer de paraître ridicule, avons-nous pris le parti d'expérimenter nous-mêmes avec le plus de garanties possibles les sujets dont nous parlons. C'est pourquoi nous nous permettons de signaler M^e RHÉA, 90, *Passage Brady*, comme ayant donné des preuves assez sérieuses de lucidité magnétique.

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ G. CARRE
58, rue Saint-André-des-Arts

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Preuves irréfutables de son existence

PAR

PAPUS

Petite brochure in-8, avec planche hors texte. franco. 1 fr.

*
* *

Bientôt va paraître une belle plaquette de notre confrère FABRE DES ESSARTS, le poète si justement estimé ; titre : *La Chanson des Couleurs*. Nous en donnerons sans doute quelques extraits dans notre prochain numéro.

Le Gérant : G. ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6

AVIS AU LECTEUR

LIVRES DEMANDÉS ET OFFERTS. — Le nombre des livres sur la Science occulte en vente à l'Administration, (58, rue Saint-André-des-Arts), nous a obligés de faire un catalogue spécial annexé à la REVUE.

PRIMES A NOS ABONNÉS. — Par suite d'une entente survenue entre la DIRECTION de la REVUE et une des grandes Maisons de phototypie de Paris, nous serons sous peu à même de donner, dans chaque numéro, en PRIME à nos nombreux abonnés, des reproductions d'une haute valeur artistique, tirées des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et des livres introuvables d'Alchimie et des Sciences Occultes. — Tout abonné ancien ou nouveau aura droit à cette prime.

RENSEIGNEMENTS. — Tout lecteur ayant un renseignement philosophique ou bibliographique à demander, est prié de s'adresser à la *rédaction* de la Revue en joignant à sa demande un timbre pour la réponse. *l'Initiation* est la seule des revues de son genre qui, par le nombre et les *compétences diverses* de ses rédacteurs, soit à même de satisfaire à presque toutes les demandes

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION*

AU NUMÉRO

LIBRAIRIES C. MARPON ET E. FLAMMARION

<i>Galleries de l'Odéon</i>	<i>12, Boulevard des Italiens</i>	<i>14, rue Auber</i> LELIÉGEOIS <i>gérant</i>	<i>Rue de Marengo</i>
---------------------------------	---------------------------------------	--	-----------------------

Remise de 15 à 20 0/0 sur les prix des éditeurs

SEVIN

8, Boulevard des Italiens.

Réduction sur les prix marqués

Maison recommandée.

COLINS

6, rue de la Sorbonne.

Cabinet de Lecture

*On y trouve les livres et revues
traitant des Sciences Occultes*

GORRE

3, Boulevard Saint-Martin.

SAUVAITRE

72, Boulevard Haussmann.

CHAUMONT

40, rue de Rivoli.

TARIDE

16, Boulevard Saint-Denis.

Bouquinerie

Paul FRANCK

Passage Brady

Librairie

PFISTER

84, boulevard Magenta

(GARE DE L'EST)

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

